

LA BOULANGERIE DERIOZ



Richard Cerutti

«Dans la commune rurale de Vauxaillon, le pain Derioz est très réputé et c'est évident pour tout le monde que la boulangerie tenue par Michel et Eugénie offre à sa clientèle une qualité de service à la hauteur de la gentillesse de ses deux propriétaires.»

*Article de la gazette «La Rivière»
Département de l'Aisne
1er juillet 1939*

Prologue

Dimanche soir.

Eugénie était assise à la table de sa salle à manger, droite, mais fatiguée. Ce mois de juin avait été exténuant parce que la boulangerie fêterait son anniversaire samedi prochain, le 1er juillet 1950, et que la clientèle lui demandait déjà avec insistance ce qu'elle fera de ce jour de congé.

Elle ne s'arrêtait pas de bouger sur sa chaise et ne pouvait s'empêcher de penser qu'elle atteindrait également ses 35 ans à cette date.

Le regard droit et fatigué, elle resta assise encore de longues heures avant d'aller se coucher.

Chapitre 1

Rien

Lundi, 6h15.

Les premiers clients et clientes arrivaient déjà et s'alignaient sur le trottoir, devant la vitrine. C'était le moment où tout le monde pouvait apercevoir Eugénie s'apprêter derrière le comptoir. Pendant les 15 minutes qui les séparaient de l'ouverture de la boulangerie, ils observaient également Norbert Bertelin, le petit et rond boulanger que madame Derioz avait engagé il y a des années, échanger quelques mots avec elle.

– Bon... Bonjour mm... mm... madame Eugénie, co... comment vas... t... t... tu? dit-il haletant.

Tout en continuant à ranger les croissants dans les paniers accrochés au mur, elle le regarda un instant.

– Bonjour, Norbègue, comment allez-vous? répondit-elle machinalement.

Elle se tourna vers le comptoir pour préparer la caisse. Alors qu'elle inscrivait le solde dans le livre de comptabilité, elle réalisa soudainement l'énormité de ce qu'elle venait de dire.

– Oh! Pardonnez-moi Norbert! Je ne sais pas ce qu'il m'a pris. Veuillez m'excuser, dit-elle les mains jointes sur la poitrine.

Elle le dévisageait. Il était appuyé sur l'encadrement de la petite porte qui donnait sur la cuisine et les fours à pain, et s'essuyait les doigts avec un linge. Il transpirait de la longue et harassante nuit de travail qui précède une nouvelle semaine. Malgré ce qu'il avait entendu, il arborait un grand sourire.

– Ce n'est... n'est... n'est... ri... rien, mm... m... madame Eugénie. Tu...tu n... n'atteindras jam... m... m... mais le... le niveau de mes an... an (il reprit son souffle), anciens c... camarades de... de classes.

Toute son enfance avait été accompagnée de «Norbègue» ou «Bèguetelin», et c'est ce dernier qui le blessait le plus, se rappelait Eugénie, car il était surtout fier de son nom et de son héritage familial.

– M... ma femme prép... prép... prépare un... un ragoût p... p... pour ce soir. Est... est... est-ce que... que tu v... veux venir dî... dîner à... à...

– Non merci, Norbert. C'est gentil, mais j'ai à faire durant la soirée. Les gens s'impatientent. Je vais aller ouvrir.

– D... d... d'ac... d'accord. Bonne jour... journée mm... m... madame Eugénie.

Elle sourit succinctement et alla faire face aux habitués qui se tenaient devant la porte. En tournant le verrou, elle fut soulagée de retrouver la vague

des premiers échanges, des commandes, des potins journaliers et toutes ces routines qui transforment ses temps libres, longs et ennuyeux en journée de travail qui «passe le temps».

Chapitre 2

Servir

Mardi, 5h30.

C'était toujours avec un peu d'avance qu'Eugénie arrivait les mardis. Elle préférait faire de la place pour que, quand débarquait la camionnette de chez Pelletier & Fils, le chemin qui menait de l'entrée à la salle des stocks soit accessible. Elle pouvait nettoyer la veille, à la fermeture, mais les lundis étaient devenus tellement exténuants ces dernières années qu'elle ne se sentait plus la force de le faire.

Elle déplaça les boîtes et cartons qui traînaient sur le passage; elle rangea les sachets des pâtisseries que Norbert laissait un peu partout. Certains jours, il pouvait manger autant qu'il produisait.

Monsieur Bertelin façonnait de la tresse. Il semblait très concentré, voir stressé. La boulangerie allait ouvrir bientôt et Eugénie se disait que même s'il était assez lent, il avait le mérite d'être gentil et surtout discret, pas comme l'était Guillaume...

– Guillaume Pelletier de Pelletier & Fils, à votre service ma petite dame ! cria une voix depuis la ruelle devant la boulangerie, accompagnée de trois coups de klaxon qui, pour sûr, allaient réveiller toutes les habitations alentours. La camionnette venait de s'arrêter, une roue sur le trottoir et les trois autres au hasard sur la route.

Eugénie arrivait quand la porte d'entrée, heureusement déjà entrouverte, fut violemment repoussée un chariot rempli d'une énorme pile de sacs de farine.

– Le ciel est magnifique, vous devriez prendre le soleil quelques fois! lâcha un grand homme fin, dos courbé, aux bras et jambes interminables, les cheveux brossés et taillés façon coupe militaire, et à un poil d'écraser les pieds de la propriétaire sur son trajet.

– Attention, excusez!

Elle n'eut pas le temps de refermer la porte (heureusement intacte) que Pelletier avait déjà disparu. Elle se pressa pour le rattraper.

– Monsieur Pelletier, juste un mot s'il vous plaît! s'écria-t-elle dans le vide.

Elle arriva vers le stock: il n'y avait personne à l'intérieur. En revenant sur ses pas, elle vit, sur le sol recouvert de farine, de grandes traces de pieds et de roues. Cela ne lui plaisait pas du tout, ce rôle d'enquêtrice...

Elle alla vers le four et entendit les deux messieurs en pleine conversation. Ils la regardèrent arriver: elle était mécontente et comptait visiblement le faire comprendre.

– Monsieur Pelletier, pourriez-vous garer votre camionnette le long du trottoir comme toutes personnes civilisées? Et pourriez-vous faire attention à la porte quand vous...

Il la coupa net en tournant la tête à nouveau vers Norbert, avec un sourire en coin:

– Tu vois, Norbègue, c'est exactement ce que je disais: contrairement à toi, je ne serais pas devenu l'artisan que je suis en restant enfermé du soir au matin sous le joug d'un patron! dit-il en mettant ses mains sur les hanches et bombant le torse pour mettre bien en évidence l'inscription sur son tablier blanc «Producteur exemplaire de la région» (celui-là même qu'il portait sûrement même avant l'ouverture de la boulangerie, c'est-à-dire une éternité). Il tourna la tête vers elle et lui fit un clin d'œil.

Eugénie devint toute rouge, mais pas le moins du monde intimidée par le culot du grossier personnage, bien au contraire. Elle allait prendre la parole avec fougue quand cette fois-ci ce fut la voix nasillarde du petit boulanger qui la devança.

– N... n... non non Gui... Guillaume. Les con... conditions de tra... tra... travail s... sont excellentes i... ici. Mm... m... madame Eugénie est...

– Madame Eugénie souhaiterait que vous repreniez le travail, monsieur Bertelin, la boulangerie va bientôt ouvrir.

Son regard figé sur les globes de Norbert ne laissait aucune place au dialogue. Il pivota lentement, transi de stupeur, fit quelques pas en direction du four et reprit son travail.

– Quant à vous, monsieur Pelletier, dit-elle en croisant les bras très hauts sur son torse, votre grossièreté est à la hauteur de la qualité de vos produits, c'est évident. Je vous prierais de livrer le reste en faisant le tour de l'immeuble avec votre charrette que vous avez failli encastrier dans la vitrine. Je ne veux pas effrayer même les plus téméraires des clients.

– Mais que vos souhaits soient exaucés ma petite dame, dit-il avec une révérence maladroite et un petit pas de danse. Norbègue, à la semaine prochaine... et attention à cette petite bedaine! lança-t-il en tapotant le ventre du travailleur tellement assidu à la tâche qu'il ne remarqua même pas la vague de gras qui ondula sur son pourtour.

Guillaume Pelletier s'en alla par la porte arrière d'une démarche vive et sifflotant comme si rien ne s'était passé.

Debout, immobile au milieu de l'arrière-salle de la boulangerie, Eugénie réalisa qu'elle n'avait pas respiré depuis fort longtemps. Elle s'appuya sur une étagère, prit une grande respiration et reprit ses esprits.

Elle pensa: ce n'est que mardi.

Chapitre 3

Vivre

Mercredi, 8h00.

Depuis l'ouverture, les clients s'enchaînaient, à l'identique d'autres jours, et la queue à l'extérieur disparaissait sur le côté de la vitrine. La place à l'intérieur devant le comptoir étant limitée à 3 personnes, Eugénie peinait à estimer à l'avance le moment d'une pause: elle rêvait de s'asseoir un instant.

Elle ne prêtait réellement que peu d'attention aux gens. Les commandes s'accompagnaient toujours des mêmes échanges neutres et cordiaux: «Bonjour, je vous prendrais deux croissants et une baguette bien cuite s'il vous plaît», «Merci au revoir». Parfois, un «Merci madame Derioz» ou «Merci Eugénie» s'entendait, et la professionnelle s'affranchissait d'un sourire en cadeau avant de refermer la caisse et de s'adresser au client suivant.

Ce rythme, quoiqu'extrêmement éreintant, lui allait très bien. Elle ne souhaitait pas être obligée de converser sur des sujets qui ne l'intéressaient pas. D'ailleurs, elle n'avait envie d'aucune conversation tout court. Pire: devoir mentir ou jouer la comédie comme cela arrivait parfois, pensa-t-elle en rangeant lentement la monnaie.

– Madame Derioz? insista une mécontente.

– Oui... excusez-moi... pardon, bredouilla-t-elle en relevant la tête et reprenant avec droiture son rôle de vendeuse.

– Je prendrais deux pains au chocolat.

Et ainsi se monnaya le temps: au prix d'un acheteur par minute.

9h26. Elle eut un moment de répit et s'assit. L'esprit complètement embrumé, elle réalisait les particularités de cette semaine: elle avait une boule à l'estomac qui lui bloquait toutes ses forces; des douleurs entre les doigts, la forçant constamment à serrer et desserrer les poings, et ses jambes traînaient, lourdes et ankylosées. En cet instant, elle aurait voulu s'allonger pour soulager ses membres et essayer de récupérer un peu d'énergie. Mais soudainement, elle prit conscience que cela faisait depuis quelques minutes qu'aucun bruit n'émanait des alentours, donc plus de clients... et à peine réalisa-t-elle que c'était mercredi, l'heure «H», qu'une célébrité entra dans la boulangerie.

– Madame Derioz, c'est un scandale! Comment se fait-il que vous n'ayez toujours pas licencié cet incompetent de boulanger depuis la dernière fois!

Elle n'avançait jamais vite et son équilibre lui faisait défaut, mais madame Jeanette Laporte, éternellement debout, vive et combattante, aurait à jamais cette faculté de faire fuir la clientèle qui connaissait sa venue hebdomadaire à

9h30 précise.

– Bonjour madame Laporte, lança Eugénie sans se lever, mais levant les yeux aux plafonds et en cachant à demi-souffle son agacement.

L’octogénaire tremblotante ne s’arrêta que quand la vitrine des petits pains l’empêcha de finir derrière le comptoir.

– Vous n’avez pas écouté mes précieux conseils. Laissez-moi vous rappeler que...

«... que du temps de sa jeunesse, madame Jeanette Laporte avait été conseillère pour la mairie de l’arrondissement de Laon et que l’on citait encore en exemple sa participation à des projets dans les brochures départementales», se répéta Eugénie, connaissant par cœur le fameux discours.

– Madame Laporte, combien de fois dois-je vous dire de ne pas fumer dans la boulangerie?

Eugénie avait dépassé depuis bien longtemps le stade de la colère avec cette habitude malsaine qui semblait ne pas vouloir achever la vieille dame. La formidable résistance de cette dernière enterrait tous les habitants du village avant elle, nouveau-nés compris, extrapola Eugénie avec amertume.

L’ainée se hâta dehors et elle écrasa son mégot sur le trottoir avec son pied. Eugénie savait qu’elle devrait repasser derrière elle une fois qu’elle serait partie, car il était des personnes qui n’écoutaient jamais ce qu’on leur disait et qui se moquaient bien de la propreté des espaces publics.

– ... et c’est pourquoi, continua madame Laporte sans avoir remarqué qu’Eugénie rêvassait cette dernière minute, c’est évident que votre commerce ne fonctionne plus aussi bien que quand monsieur Derioz en était responsable.

Eugénie sentit le sang taper dans ses oreilles et la chaleur de son visage lui brûla les yeux.

– Je vous interdis de parler de mon mari! s’écria-t-elle si fort que madame Laporte eut un sursaut.

S’il n’y avait pas eu le comptoir entre elles deux, madame Laporte aurait pu sentir la température de la colère de madame Derioz. Mais ces deux dames étant séparées par une tranchée, alors la vieille starlette s’octroya le pouvoir de contre-attaquer.

– Grandissez! Et vous accepteriez le décès de Michel Derioz, mort au combat comme mon mari durant la Première Guerre, et qu’il arrive un temps où la séduction par un nouveau prétendant doit...

Eugénie avait ses poings serrés, les bras tendus le long du corps et sa nuque tellement rigide qu’elle sentait sa colonne vertébrale traverser son crâne. Elle était déterminée à sauter par-dessus l’obstacle qui la séparait de ces inepties et paradoxalement, le manque de force l’en empêcha. Elle était paralysée.

– ... et de plus j'ajouterais qu'à défaut de vous délester de ce bon à rien de Norbert, il serait temps pour vous de vous trouver un nouveau domaine d'activité, car votre boulangerie ne rayonne plus autant qu'à ses débuts.

Ces mots furent de trop. Eugénie explosa autant qu'elle le put.

– Comment osez-vous parler ainsi de la boulangerie? Je ne vous oblige pas à venir acheter quoique ce soit et cependant vous vous permettez de me critiquer chaque semaine en repartant les mains vides!

Sa voix résonnait si violemment dans l'établissement que des passants de l'autre côté de la route s'arrêtèrent pour épier la tragédie. Eugénie s'avança vers madame Laporte qui, paniquée, recula à tâtons et chercha à fuir le regard courroucé, mais ne put pas s'en détourner sans risquer une plus grosse sentence.

– C'est tout ce qu'il me reste de mon bien-aimé et je continuerai à vendre des pains même s'il m'en coûte d'apprendre tous les métiers du monde pour que perdure son rêve! Maintenant, partez et ne revenez que pour m'ignorer comme font poliment tous les autres gens de ce village! Laissez-moi tranquille! Allez, partez!

Alors que Jeanette traversait promptement la route pour retourner à son appartement du premier étage, dont les fenêtres donnaient sur la rue en face de la boulangerie, Eugénie ferma la porte d'entrée. Elle courut dans l'arrière-salle et tomba à genoux au milieu des machines et des étagères. Ses larmes se mêlaient à la farine répandue sur le sol. Ses bras la maintenaient redressée avec peine et elle ne tint qu'une ou deux minutes dans cette position avant de s'écrouler de fatigue sur le carrelage, le visage trempé.

– Michel... tu me manques tellement. Je ne sais pas combien de temps je tiendrai encore...

Après quelques minutes, un nouveau client ouvrit la porte. «L'injustice devient aveugle aux peines humaines», se raisonna-t-elle en se remettant fébrilement debout.

– Un instant, j'arrive.

Elle s'essuya le visage, épousseta son tablier et reprit autant que possible sa posture d'hôte.

Mercredi était devenu officiellement la pire des journées.

Chapitre 4

Passé.

Jeudi, 12h03.

– Bonjour mesdames, messieurs. Inspecteur Gérard Roussel de la police nationale. Je vous prie de bien vouloir quitter cet établissement et ne pas rester devant l'entrée. Celui-ci fait maintenant l'objet d'un contrôle officiel et est indisponible jusqu'à nouvel ordre.

Alors que le monde commençait à affluer pour la pause déjeuner, c'était stratégiquement un bon choix de la part de l'inspecteur que de venir mettre des bâtons dans les fourneaux de la boulangerie à cette heure-ci.

Comme la plupart des gens du village, Eugénie ne l'aimait pas beaucoup. Cependant, ce n'était pas pour les mêmes raisons: là où les clients devaient obéir sans rien dire et durent partir sans leur commande, Eugénie devait quant à elle rester et répondre à toutes ses questions.

Il était aussi difficile de lui faire front que de lui faire confiance, car, sous de maladroites (ou intentionnelles) allures de boche: gants noirs en cuirs sur les mains; bottines hautes à talonnette qui claquaient le sol quand il marchait; moustache taillée et droite sur les coins de bouche; grand, maigre et de visage squelettique, le policier laissait transpirer un manque certain d'empathie et d'indulgence.

– Alors déjà, bien le bonjour madame Derioz. Comment allez-vous? Rien d'inhabituel durant ces dernières semaines? demanda-t-il pendant qu'il déambulait en jetant des coups d'œil à droite à gauche, son carnet de notes à la main et sans prêter attention à Eugénie.

– Bonjour inspecteur. Je vais bien, merci.

Elle prenait conscience que mentir devenait de plus en plus facile. Elle n'avait quasiment pas dormi de la nuit et était dévastée de fatigue: l'approche de l'anniversaire commençait à la tourmenter.

Penché sur le panier de pains à la vanille, il tourna la tête dans sa direction avec un sourcil plus relevé que l'autre, l'air suspicieux. Il dut répéter sa dernière question, car il savait qu'elle n'y avait pas répondu.

– Et donc... Rien à signaler de particulier durant ces semaines?

– Non non rien. La routine.

Tout en prenant la plus grosse pâtisserie sucrée, il fit un clin d'œil à Eugénie et d'une traite goba la chose. Elle ne savait que trop qu'elle devait laisser faire: il était très doué pour se servir des autres et de leurs biens. D'ailleurs, son leitmotiv préféré: «Aider un policier dans l'exercice de sa fonction est une

obligation morale et légale» sortait de sa bouche à la moindre contrariété. Tout en mâchouillant avec bruit, il se redressa et continua sa visite en passant devant elle, se dirigeant à l'arrière. Elle le suivit.

Tous deux avaient les mains dans le dos et marchaient avec lenteur. L'un pour prendre son temps: il était là pour faire craquer la propriétaire et ainsi enfin récupérer ce lieu pour le transformer en poste de police régional; l'autre pour subir, résister et défendre son droit de garder son entreprise, autant que la loi le permettait.

– Vous savez, madame Derioz, la procédure m'autorise à faire venir un expert sanitaire quand bon me semble, dit-il en passant le doigt sur le four à pain recouvert de poussière. Je n'ai qu'un coup de téléphone à faire et la préfecture m'envoie son plus pointilleux spécialiste.

– Je vous en prie, procédez donc, inspecteur Gérard Roussel, dit-elle en insistant sur son nom. Je sais que la boulangerie est parfaitement en règle.

Ce ton virulent ainsi que l'audace d'Eugénie le surprit, et ne lui plut pas du tout. Mais il contint sa réaction. Elle s'étonna elle-même de cette insolence dans sa réponse, mais cette semaine n'était pas vécue sous le thème de la tempérance. Elle était trop épuisée aujourd'hui pour jouer, comme chaque fois, au chat et à la souris avec lui.

Il vint se mettre face à elle, à un demi-mètre. C'était suffisant pour qu'elle doive lever la tête pour le regarder dans les yeux et qu'il soit déjà en train de la dominer. Il redressa encore le menton tout en maintenant son visage durci, pour finir d'imposer son autorité.

– Bientôt, j'aurais fermé cet établissement. Un nouveau poste s'ouvrira et fera régner à nouveau un climat de confiance dans cette région. Votre feu mari Michel Derioz n'avait que trop conscience de l'importance de l'ordre et de la justice dans la société. Et même si je respectais l'homme et son entreprise, les temps changent et nous devons changer également. C'est pourquoi la vente de pain passera toujours en deçà d'un service public comme l'est celui de la police.

Elle ne répondit pas. Il n'y avait d'ailleurs aucune question, juste une mise en garde et un ultimatum proche.

– Maintenant, montrez-moi les papiers d'établissements de vente du registre du commerce, ainsi que la comptabilité de ces deux derniers mois.

Il se dirigea vers le comptoir sans attendre Eugénie. Elle croisa les bras et, tout en allant le rejoindre, elle était décidée à ne pas lui faciliter la tâche. Jamais. Michel... la boulangerie... si l'un avait été pris par la guerre, ce n'est pas la police qui allait prendre l'autre!

Chapitre 5

Présent

Vendredi, 15h00.

Lorsqu'un client parti n'était pas suivi par un client venant, Eugénie prenait conscience de l'heure qu'il était. Ce jour-là avait été si intense qu'elle se dit que si elle avait été une finaliste du marathon aux Jeux Olympiques, elle aurait terminé sur le podium. Les jambes raides et gonflées, elle se sentit affreusement lourde une fois assise sur le petit tabouret de bar devant la caisse.

Tout en prenant conscience que «respirer profondément c'est s'assurer une bonne santé» (l'une des nombreuses phrases bienfaitrices que Michel disait et qui la calmait quand elle se perdait dans trop de tâches simultanées), elle prit le temps de contempler l'esthétique de la boulangerie: ses murs décorés de tableaux de paysages de toutes sortes, surtout de la région des Hauts-de-France (Michel était fier d'y avoir grandi); ses aménagements de meubles et bibelots, qui donnaient une plus-value certaine à l'ambiance générale, selon l'avis des plus fidèles de la clientèle; la disposition très harmonieuse des pains, pâtisseries et produits artisanaux... tout était plaisant à voir, d'habitude.

Mais aujourd'hui, Eugénie avait le regard d'un étranger qui découvrait le lieu pour la première fois. Et cela ne semblait pas si charmant.

– Bonjour Mme Derioz. Je voudrais deux petites baguettes assez cuites s'il vous plaît.

– Bonjour.

Certains jours faisaient presque oublier à Eugénie qu'autrefois elle adorait les gens qui venaient avec leurs commandes plus ou moins identiques. Elle s'était mise à extrapoler sur leur histoire: est-ce que les acheteurs de ce petit village s'apprêtaient expressément pour l'occasion? Avaient-ils d'autres occupations que de consommer leurs achats une fois rentrés? Y avait-il eu des rencontres dans la file d'attente qui avaient donné naissance à d'épiques romances?

– Bonjour Eugénie.

– Bonjour. Je vous écoute.

– Quatre croissants s'il vous plaît.

– Et voilà. Cela fait 17 francs et 20 centimes.

– Voilà 20.

– Votre monnaie.

– Merci beaucoup, au revoir.

– Au revoir.

La rue n'était pas très animée avant qu'ils ne s'installent avec Michel. «Les antiquités de l'âge d'or» résidait là depuis une dizaine d'années. Depuis l'ouverture de la boulangerie: un magasin de quincaillerie «Chez Olivier», une blanchisserie et une petite librairie pour enfants y étaient nés. Durant un temps, ils avaient partagé le trottoir avec un restaurant qui avait gagné une telle réputation que des habitués venaient même des autres départements pour leur cuisine. Le couple qui le tenait respirait la gentillesse et quelques fois ils avaient invité les Derioz pour un apéritif. Malheureusement, ils avaient dû fermer il y a deux ans, suite aux pressions de l'inspecteur Roussel. Il ne restait à ce dernier qu'Eugénie à soustraire de l'équation pour établir son nouveau poste de police.

– Madame Derioz?

– Bonjour. Je vous écoute.

– Vous êtes madame: Eugénie Derioz?

– Oui tout à fait.

– Je voudrais m'entretenir un instant avec vous pour discuter d'un sujet... d'une affaire assez sensible peut-on dire.

Elle sortit complètement de ses pensées. Devant elle se tenait un homme trapu, aux yeux vert foncé et soutenant un regard dense. Il avait ôté son chapeau melon pour la saluer, dévoilant un crâne dégarni et quelques cheveux soigneusement plaqués sur les côtés. Il devait avoir la cinquantaine. Il se releva et pourtant, malgré sa taille moyenne, la file de clients disparut derrière lui. Sa carrure jurait avec ses vêtements sombres et chics qui tendaient à arrondir sa silhouette. Il devait absorber beaucoup de lumière étrangement, pensa Eugénie, car c'était un personnage captivant, qui en un clin d'œil fait naître la curiosité.

Prise au dépourvu par ses propres observations, elle balbutia de façon très maladroite:

– Excusez-moi, serait-il possible que vous reveniez plus tard? Je dois d'abord m'occuper des clients.

Il s'écarta d'un pas de côté et son geste de la main pour inviter le prochain acheteur à se présenter au comptoir sembla tellement gracieux et calme qu'Eugénie ne pût détacher son regard du personnage. Lui la regardait également.

– Madame Eugénie?

– Oui pardon, que voulez-vous? adressât-elle au suivant de la file.

– Deux pains au chocolat s'il vous plaît.

Tout en rendant la monnaie, elle vit l'homme se rapprocher du comptoir sur le côté.

– Je me nomme Prat, Alcide Prat. À quelle heure terminez-vous? Je vous

attendrais à l'entrée.

– Nous fermons à 18 h. J'aurais besoin d'une heure pour ranger les lieux donc vous pouvez revenir après, je serais disponible.

– Très bien.

Et il glissa lentement sur l'arrière avec un salut de la tête, remis son chapeau et slaloma aisément dans la foule pour disparaître sans qu'elle n'eût le temps de le voir passer par la porte.

Pendant les quelques heures suivantes, elle travailla machinalement sans même savoir si la monnaie qu'elle rendait des commandes correspondait. Elle alternait constamment entre des pensées positives et négatives et cela lui provoquait à nouveau une boule au ventre. La venue de cet Alcide Prat paraissait atypique et singulière, c'est évident, mais sonnait également comme un... bouleversement. Elle avait ce mot à la bouche qu'elle dit à voix basse, pour essayer de mieux comprendre: «bouleversement». Elle n'avait pas de sympathie pour une personne qu'elle ne connaissait pas, mais son instinct avait averti: «Cet homme va bouleverser un état... une situation pour une autre. Son arrivée, ses manières et son impact prédisent les signes d'un changement». Elle pensait à ce qu'avait dit l'inspecteur Roussel: «Les temps changent et nous devons changer également».

Dans une heure, elle allait être fixée. Dans une heure, vendredi allait tirer sa révérence.

Elle sortit et se retourna. Le verrou de la porte d'entrée résistait toujours à la fermeture, mais bizarrement pas à l'ouverture. «Cela est sûrement dû à l'énergie que j'ai le matin et non plus le soir», pensa-t-elle. Cette réflexion bête la fit sourire, ce qui lui arrivait encore quand elle était seule et qu'elle provoquait elle-même la situation.

– Madame Derioz?

Elle sursauta et s'écrasa le dos sur la porte, les bras croisés sur la poitrine avec les yeux terrifiés. Lorsqu'elle reconnut Alcide Prat, qui se tenait devant elle, il se baissait déjà pour ramasser le sac qu'elle avait lâché dans la panique.

– Veuillez m'excuser, je ne croyais pas vous surprendre, dit-il en se relevant.

Elle reprit un peu ses esprits. Pourquoi diable réagir si violemment? pensa-t-elle.

– Vous allez bien? Puis-je me rendre utile pour vous?

Sa voix. Elle ne pouvait s'empêcher de crisper les épaules jusqu'aux oreilles à l'écoute de ses mots. Sa voix...

Le serpent qui suit la mélodie et les mouvements de la flûte du charmeur est charmé; et le pêcheur qui contre certaines vagues sait, selon le bruit de celles-ci sur les rochers, que chavirer s'annonce inévitable.

Elle tremblait encore, mais prit une grande respiration et réussit à parler.

– Ça va oui, merci. Vous m’avez surprise, répondit-elle en réajustant machinalement ses vêtements pleins de miette et de farine. C’est que je n’ai pas l’habitude de croiser des gens en fin de journée.

C’était un très bon argument pour sauver la face, mais il ne semblait pas le moins du monde convaincu par la pirouette verbale.

– Puis-je vous entretenir de ce dont je souhaitais vous parler?

– Dans la mesure où je ne connais toujours pas le sujet que vous désirez aborder, je ne peux que vous écouter.

Elle sourit et se ravisa aussitôt, comme si elle s’interdisait tout épanchement d’émotion. «Quel drôle d’homme», remarqua-t-elle. Il avait fait preuve de beaucoup de manières et elle aurait pu le qualifier de gentleman jusque là, mais il avait gardé son sac dans sa main et à aucun moment il ne donnait l’impression de vouloir le lui rendre.

Soudain, elle réalisa qu’elle ne connaissait de lui que son nom. Les documents qu’elle avait présentés à l’inspecteur Roussel; ses clefs de maisons; sa carte nationale d’identité; une partie de la recette d’aujourd’hui ainsi que l’unique photo de son mari étaient dans le sac.

– Pourrais-je récupérer mon sac? pria-t-elle en durcissant le visage.

Il se passa un moment étrange. Elle eut le temps de sentir le vent souffler sur sa nuque et d’apercevoir le poing d’Alcide se serrer sur la sangle du sac.

– Oui, bien sûr, pardon, tenez. Où avais-je la tête? dit-il en souriant.

Il lui tendit le sac et elle prit garde d’empoigner une autre partie de la sangle avec les deux mains. S’il avait dans l’idée de prendre la fuite, elle ne se laisserait pas vaincre sans se battre.

Mais rien ne se passa.

Ils restèrent un instant dans le silence et la gêne. Il prit la parole après s’être mis de profil, fixant la route au loin.

– Cela fait des semaines que je suis arrivé à Vauxaillon et je viens à la boulangerie tous les jours pour vous acheter un pain. Vous ne me reconnaissez pas?

– Non, je suis désolée. Je vois défiler beaucoup de monde et je ne retiens pas les visages facilement.

– Pourtant, sur les trois-cents habitants résidents ici, vous devriez bien les connaître pour la plupart, non? Même un peu? Depuis les années que vous travaillez là.

Elle n’aima pas du tout son ton accusateur. C’était certain, elle ne se souvint pas de son visage. De plus, ses vêtements et ses manières n’étaient pas ceux des gens de la commune.

– Monsieur Prat, que me voulez-vous précisément? siffla-t-elle sèchement.

– C'est délicat d'aborder ce sujet. Encore plus dans la rue au milieu des éventuels épieurs de potins.

– Je n'ai pas plus de temps à vous accorder, je le crains. Si vous n'êtes pas favorable à me faire part de votre... sujet... je vais vous souhaiter une bonne soirée et vous dis au revoir.

Alors qu'elle se lança dans la direction opposée, il la retint par le bras, avec une surprenante douceur, et elle se retourna.

– J'ai été soldat d'infanterie, durant la deuxième, dans le 23^e corps d'armée du commandant Robert-Auguste Touchon.

Elle fut complètement absorbée par son regard couleur malachite. Elle comprit maintenant ce dont il voulait parler. Il la tenait toujours, mais cela ne la dérangeait pas, plus. Elle se sentait de plus en plus légère, prête à être métamorphosée.

Tout en la libérant, les propos d'Alcide lui faisaient face et elle ne pouvait s'y soustraire. Elle n'aurait voulu, d'ailleurs, être nulle part d'autres à ce moment précis et attendait juste que des révélations arrivent.

– J'étais l'un des compagnons de front de votre mari, Michel Derioz, jusqu'à la fin. Je l'ai rencontré lors de la mobilisation du 2 septembre 1939. Du 18 mai au 7 juin, nous avons combattu côte à côte et avons fait de notre mieux pour retarder les fridolins pendant de la bataille de l'Ailette de 40. Malheureusement, la plupart des hommes ont perdu la vie durant les bombardements allemands. Ce fut le cas de Michel.

Des larmes abondantes trempaient le sac qu'Eugénie tenait sous sa gorge. Elle avait envoyé tellement de lettres à l'armée, tellement espérée de réponses au sujet de son mari: quand Michel avait-il péri? Où? Avec qui était-il à ce moment-là?

Sa vision se brouillait. Son cœur syncopait et sa respiration ne devint plus qu'un vacarme chaotique. Le ciel défila rapidement sous ses yeux, juste avant que ses paupières se ferment, et elle aperçut une silhouette. Et puis.... Plus rien.

Lorsqu'elle revint à elle, allongée sur le sol, elle vit le visage d'Alcide. Il la tenait dans ses bras.

– Qu'est-ce que... Que s'est-il passé? balbutia-t-elle en paniquant à nouveau.

– Calmez-vous Eugénie, tout va bien. Vous vous êtes évanouie il y a quelques minutes, mais je vous ai rattrapé avant votre chute.

Elle reprit ses appuis et s'assit sur le rebord du trottoir. Il fit de même à ses côtés. La tête dans les mains, elle se sentit gênée de la situation, mais surtout d'avoir exposé tant de faiblesse. Elle tenta de le verbaliser, sans montrer son visage.

– Je suis navrée d’avoir réagi de la sorte. Je ne sais pas ce qu’il m’a pris...

Il écoutait silencieusement.

– Vous êtes la première personne à me donner des nouvelles de Michel depuis la fin de la guerre. J’ai tout essayé pour savoir... j’ai même voyagé jusqu’à la capitale pour avoir des réponses, mais on m’a simplement fait traîner dans des couloirs et ignoré. Alors merci... merci Alcide pour ses informations.

– C’est tout naturel, répondit-il en la quittant du regard et en fixant une des fenêtres de l’étage de l’immeuble en face de lui.

– Pourrais-je vous poser des questions sur ce que vous avez vécu avec mon mari pendant la guerre?

– Bien évidemment. Mais avant tout, sachez que je lui ai fait une promesse, dès le début de notre rencontre.

– Ha oui? Laquelle? répondit-elle impatiente.

– Si seulement l’un de nous deux revenait vivant, nous nous sommes promis de veiller sur notre famille: lui sur mon fils, ou moi sur vous.

Ils discutèrent encore un long moment. La nuit tomba. Chacun rentra de son côté.

Chapitre 6

Rester

Samedi, 9h47.

La maison des Derioz était noyée dans une petite brume matinale. La buée faisait perler des sillons d'eau sur les fenêtres du rez-de-chaussée, où Eugénie vivait, et faisait goûter les volets fermés du premier étage, où Eugénie n'allait plus.

Elle ne prenait plus soin d'elle depuis longtemps. La salle de bain et leur chambre étant au premier: elle les avait délaissées. C'était impossible pour elle d'y retourner. Elle avait essayé de gravir les premières marches de l'escalier, mais chacune d'elles était une lame de couteau pénétrant sa chair... elle avait renoncé à chaque larme.

Le destin avait voulu qu'elle survive à cet événement: la cuisine et les commodités étaient au rez-de-chaussée.

Elle dormait dans la chambre d'ami, là où avaient vécu un temps les parents de Michel. Ces derniers furent également les siens, dans une moindre mesure, ce qui l'empêcha de subir une adolescence trop persécutée par son statut d'orpheline.

Ils travaillaient à l'orphelinat où vivait Eugénie. Ils prirent soin d'elle, beaucoup plus que les autres filles, remarqua-t-elle souvent, mais elle ne sut et ne saura jamais pourquoi.

Elle rencontra Michel au bal du village en 1933, elle avait 18 ans. C'était son cadeau d'anniversaire de la part des Derioz: sa première fête à l'extérieur en tant que jeune adulte! En entrant dans la salle communale, elle apprécia tout de suite les décorations discrètes, mais colorées sur les murs, la lumière chaude qui émanait des lieux et l'immense orchestre qui accaparait toute la scène et faisait mouvoir la foule.

Le premier regard qu'elle croisa fut celui d'un garçon de 19 ans, mince et beau, pas timide et pas partageur pour un sou apparemment, car il fut le premier et l'unique qui l'invita à danser. Ils virevoltèrent ensemble toute la soirée.

Nul besoin d'attendre la bonne heure quand celle-ci presse le cœur et que ce dernier s'empresse de battre tambours et records pour gagner le bonheur.

5 ans plus tard, avec l'argent des parents que Michel avait convaincus grâce à d'excellents arguments, ils ouvrirent la petite entreprise Derioz au centre de Vauxaillon. C'était un lundi, le 1er juillet 1938, le jour des 23 ans d'Eugénie.

En cette matinée du 1er juillet 1950, cela faisait 12 ans que la boulangerie

existait et cela faisait un peu plus de 10 ans que Michel avait laissé leur rêve à Eugénie.

À 35 ans, elle semblait en avoir 60. Le temps avait exceptionnellement dévoré son capital de vie. Ses cheveux bouclés courts et noirs cédaient la place à du gris. Son visage fin, qui trahissait une beauté incroyable d'antan, laissait maintenant paraître les rides d'une solitude forcée. Son regard était doux, mais sa tristesse était nettement visible sur ses traits.

Eugénie n'a quasiment pas dormi de la nuit. Toutes ses pensées se sont mélangées et ce fut un tourbillon d'émotions qui usèrent ces dernières forces de la matinée. Heureusement qu'elle avait fermé la boulangerie en ce jour de fête.

Assise à la table de la salle à manger, elle resta de longues heures appuyée sur ses coudes, la tête dans les mains. Elle glissa lentement sur l'un de ses bras et pleura, encore. Mais cette fois-ci, elle déversa tellement de peines et de douleurs qu'elle sombra dans le sommeil.

Le soleil fit son passage à l'ombre des projecteurs et la lune illumina le devant de la scène à nouveau: Eugénie ne se réveilla que pour aller se coucher.

Joyeux anniversaire, Eugénie.

Joyeux anniversaire, boulangerie Derioz.

Michel n'était plus, depuis 10 ans. Déjà.

Samedi n'était plus, depuis 10 minutes. Enfin.

Chapitre 7

Meilleure

Dimanche, 8h24.

Alors que l'habitude avait ses entrées pour le spectacle des dimanches moroses, Eugénie traînait avec elle poids et lenteurs comme nouveauté. Pouvait-on faire pire pour un début de mois? pensa-t-elle.

Elle avait des mots, des bribes de phrases et des conversions des derniers jours qui venaient furtivement lui rappeler que la vie à la boulangerie s'était intensifiée.

Si au début elle avait pu vivre paisiblement dans le souvenir de son tendre, c'était maintenant aux prix de survie et de peines. Et d'ailleurs, quand elle prenait une ou deux minutes dans l'arrière-salle pour s'asseoir, c'était uniquement pour que de sombres desseins apparaissent et noircissent encore plus son humeur et sa vision de l'avenir. Elle ne rêvait plus, depuis très longtemps, à de prochaines semaines légères teintées de paix. Elle ne rêvait que de la condition dans laquelle elle était.

– Qu'as-tu fait pour mériter autant de malheurs? marmonna-t-elle à haute voix devant les clients. Quelques-uns lui répondirent... mais elle n'entendit pas. Ses sens, pareils à son cœur dépassé par trop émotions, fermaient tous les canaux.

«BOUM!»

Un énorme fracas retentit devant la vitrine à l'extérieur. Les clients accoururent dehors et Eugénie se précipita en amont de la foule pour comprendre pourquoi tant de cris émanaient de la rue.

Deux véhicules s'étaient heurtés de pleine face et les capots avaient littéralement fini broyés. Le conducteur de la voiture sorti en titubant, le visage ensanglanté et ses vêtements recouverts d'huile de moteur. Deux personnes vinrent à sa rencontre pour l'aider et l'écartèrent du nuage de fumée qui commençait à l'entourer.

Des hommes essayaient de se rapprocher de l'autre engin, un camion, pour extraire l'autre conducteur, mais les bidons que ce dernier transportait s'étaient enflammés et le feu se propageait très vite. Les flammes horrifiaient les badauds qui ne pouvaient qu'observer, hypnotisés par ce chaos brûlant. Malgré les quelques courageux qui tentaient des actes héroïques, la majorité de la foule grandissante restait figée.

Eugénie cria:

– Quelqu'un a-t-il prévenu les pompiers?

Alors qu'elle rebroussait chemin rapidement pour aller appeler les secours avec le téléphone de la boulangerie, elle entendit une voix répondre par l'affirmative.

Elle se mit sur le côté de la foule, un peu à l'écart. Elle ne paniquait pas. Bien qu'elle comprenait la situation et qu'elle pensait aux deux accidentés, elle se perdait... Ce moment irréel l'absorbait sans qu'elle en ait conscience.

Ses yeux se noyaient d'émotions et ses mains jointes appuyaient contre son ventre: la terreur la figea. Ses viscères se tordaient; ses épaules coinçaient sa nuque si fortement qu'une fulgurante migraine lui arracha des spasmes de douleurs; ses jambes, pourtant droites, fléchiraient à la moindre perte d'équilibre et la feraient s'écraser sur le sol. Avait-elle peur pour sa personne? Ou était-ce un lien fait avec ce qu'avait pu vivre Michel: elle imaginait les plus atroces horreurs quant à la guerre et la sauvagerie des combats.

La sirène d'un camion de pompier résonna au loin. Sous peu, les secours allaient enfin changer la dynamique de la situation et permettre à Eugénie de retrouver la sérénité de sa boulangerie.

En s'adossant sur le mur à ses côtés, elle fixa le sol, perdu dans une nostalgie fade et douce également. Elle sourit en pensant à la foi où Michel avait trébuché sur le bord du trottoir et avait fait tomber les pains sur la chaussée. Elle avait ri et lui aussi. Étrangement, elle ne se souvenait pas l'avoir déjà vu s'énerver. Il avait le don de venir au comptoir remplacer Eugénie chaque fois qu'un client insupportable avait eu raison de la patience de celle-ci.

Elle leva le regard vers le ciel, en direction de la ruelle de l'autre côté de la route. Le soleil, jouant à cache-cache entre les deux immeubles, allait apparaître d'un instant à l'autre. Pourquoi ne pas attendre là un moment? décida-t-elle? La clientèle a trouvé bien meilleur spectacle que la vie de la boulangerie de toute façon.

Un scintillement attira son regard plus bas et elle surprit une silhouette dans le clair-obscur, à peine visible, entre les murs de la petite rue. Elle pencha la tête de côté, curieuse, se redressa et se déplaça de quelques pas. Elle ne put pas voir le visage de la personne, mais elle eut l'impression qu'ils se regardaient mutuellement. Lorsque le reflet capta à nouveau son regard sur le bras de l'inconnu, elle reconnut un long couteau de boucherie.

Arrêtée nette, elle ne pouvait décrocher son regard. Même si sa curiosité était forte, elle ne gagnerait pas sur sa crainte soudaine: elle n'avancerait pas plus.

— Qui...? lança-t-elle avant de se raviser.

Elle réalisa que la silhouette n'avait absolument pas bougé. Ce fut lorsqu'elle fit un léger pas en arrière, tremblante, qu'un rayon de soleil l'aveugla et elle cria en mettant ses deux mains devant son visage pour se protéger. Aussitôt par réflexe elle se décala et le temps que sa vue s'adapte à nouveau: la ruelle était

vide.

Elle tourna la tête à droite, à gauche, mais ne vit rien. La foule, telle un troupeau docile, était toujours amassée devant le travail acharné des pompiers: certains éteignaient le feu tandis que d'autres soignaient les brûlures du chauffeur de camion. Les gens attendaient bêtement et allaient de toute façon finir par se disperser une fois la police arrivée.

Eugénie alla se réfugier derrière son comptoir.

– P...p... pas de... de chance p... pour eux, dit Norbert en s'essuyant les mains avec un torchon. Heu... heu... heureusement que... que les pomp... pomp... que les pompiers sont v... v... vite venus.

Le reflet du soleil sur la vitrine de la boulangerie éclairait le visage d'Eugénie. Elle ouvrit grand les yeux sur la foule toujours agglutinée sur le trottoir. La silhouette, là, à l'instant, au milieu des badauds, venait de passer.

La semaine disparaissait également à son tour.

Chapitre 8

Option.

Lundi, 7h12.

Des soupirs et des grognements émanaient de la file d'attente. Norbert fit tomber la monnaie qu'il recevait de la cliente mécontente en face de lui, ce qui ajouta à son stress. Il n'eut même pas le temps de respirer pour s'excuser qu'une nouvelle personne s'approcha du comptoir.

- Ha enfin. Je voudrais trois croissants et un petit pain au lait.
- B... b... bonjour ma... ma...
- Madame oui. S'il vous plaît je suis pressée je dois aller au bureau.
- C'est scandaleux ce retard! s'indigna avec bruit quelqu'un dehors.

Norbert s'exécuta aussi vite que le pouvaient ses jambes et ses bras, car la nuit à travailler seul dans la boulangerie n'aidait pas à assurer cette cadence. De plus, il avait toujours dit à madame Eugénie que les clients l'effrayaient et qu'il préférait se tenir à l'écart de leur regard.

«Quand même!»

«Enfin vous voilà.»

Chacun y allait de sa remarque pour bien faire comprendre à Eugénie, qui se reprochait déjà de n'être pas passée par l'arrière, qu'elle devait assumer son retard en affrontant maintenant les râles des gens de la queue qu'elle dépassa en toute hâte.

– Veuillez m'excuser, murmura-t-elle en accrochant maladroitement son tablier et sans regarder qui que ce soit. Elle se tenait à côté de Norbert et reçut ce qu'elle espérait: il l'aida pour le nœud derrière elle et la rassura par sa présence et ses mots.

– Bon... b... bonjour madame Eugénie. Je... je croyais que tu ne... ne... viendrais ja... ja... ja...mais.

– Je suis navré, Norbert. Excusez-moi, dit-elle en inclinant la tête.

Sa voix vibra. Son corps, déjà frêle d'années de laisser-aller, pouvait se rompre à tout moment. Le bègue eut la délicatesse de se retirer discrètement, car il avait bien compris que rien de ce qu'il dirait ou ferait ne pourrait aider Eugénie aujourd'hui.

Ce fut la première fois de sa vie qu'Eugénie ne souhaita plus s'occuper de la boulangerie. Souvent, elle avait pensé à revendre l'entreprise, voir même céder les lieux à l'inspecteur Roussel. Mais jamais elle ne voulut à ce point tout quitter à l'instant et fuir Vauxaillon... partir loin... juste courir et s'écrouler

quand ses jambes et son souffle ne suivraient plus.

La promesse faite à Michel, depuis la découverte de son décès sur les imprimés municipaux nommés «morts aux combats», l'empoisonnait à petit feu.

Elle savait que ce serait une période difficile: l'anniversaire de la boulangerie, le sien, la commémoration de la disparition de son mari... mais elle arrivait au bout de ses forces.

Pourtant...

Elle tint jusqu'à la fin de la journée: dans les remontrances et les plaintes; les critiques et ignorances. C'était sa vie.

Était-ce censé être cela, un lundi?

Chapitre 9

Jamais

Mardi, 6h12.

Le four cuisait les croissants à son maximum de capacité; les plateaux de pains s'alignaient sur le chariot à étages et comme à leurs habitudes les clients commençaient à se mettre en ligne devant la porte fermée. Tout semblait à son exacte position pour la ruée matinale.

Pourtant, Eugénie faisait les quatre-cents pas entre le comptoir et l'arrière de la boulangerie: Guillaume Pelletier était en retard.

Depuis que les Derioz l'avaient eu comme fournisseur, jamais il n'avait laissé les minutes dépasser 6h00 et il se vantait très bien de ne pas estimer ceux qui ne respectaient pas leurs engagements. Mise à part attendre avec impatience, elle ne pouvait que spéculer sur le nombre de clients qu'il écraserait en arrivant à toute allure sur la chaussée cette fois. Sans compter que, dès que la porte serait ouverte, elle n'aurait plus le temps de vérifier la livraison et l'empêcher de déranger Norbert qui entamait la dernière ligne droite avant sa fin de nuit.

Soudainement, elle discerna un bruit de camionnette. Eugénie s'avança rapidement vers la vitrine et se mit sur la pointe des pieds pour voir par-dessus la queue: rien. Ni trace de pneus; ni cris d'effrois. Elle allait ouvrir quand elle entendit jurer dans l'arrière-salle:

– Nom de Dieu! Je vais finir par me casser la gueule! Que font toutes ses caisses ici? Ce n'est pas possible ça...

Pelletier avait déboulé en trombe de la route principale et s'était faufile dans la ruelle qui donnait sur l'arrière des lieux. Il déposait déjà les sacs de farine en plein milieu de la place quand Eugénie arriva.

– Monsieur Pelletier, que faites-vous? Ce n'est pas là que...

– Ha! Je n'ai pas le temps, madame Derioz! lança-t-il d'un ton sec en retournant à sa camionnette.

Elle lui emboîta le pas, décidée à ne pas lui faciliter la tâche.

– Puis-je savoir ce que ce retard signifie? dit-elle une fois dehors en remarquant un vieux véhicule orange garé devant la petite pente qui mène à la boulangerie.

Elle se mit en travers de l'accès qu'il montait avec son chariot. Il s'arrête net, fulminant.

– Mais que faites-vous bon sang?

– Vous devez m’écouter maintenant! Cessez ce comportement non professionnel, je ne le supporte plus!

Elle ne le pensait pas le moins du monde. S’il y avait bien quelqu’un qui prenait son travail autant à cœur que Guillaume Pelletier de Pelletier & Fils, c’était bien Guillaume Pelletier de Pelletier & Fils. Mais elle avait perdu sa patience ces derniers jours et ses ultimes forces n’étaient pas prévues pour défendre la boulangerie contre le chaos.

– Écoutez ma petite dame, vous êtes adorables et tout, mais à un moment donné vous devez arrêter d’empêcher les gens de travailler. Écartez-vous de là, que je dépose tout cela! J’ai encore d’autres partenaires à livrer, nom de nom...

Elle retint le chariot qu’il poussait contre elle.

– Mais qu’est-ce qu’il vous prend, Guillaume? Vous avez du retard et vous êtes odieux, j’exige une explication. Et pour une première fois, les clients attendront: je ne vous laisserais pas partir sans que vous vous exprimiez clairement.

Elle devenait aussi tenace que désespérée.

Il cala le chariot avec son pied, visiblement prêt à lui donner quelques informations. Elle vit son regard se durcir et ses traits de visages s’assombrir.

– Bon. C’est parce que vous êtes une de mes plus anciennes clientes que je vous accorde deux minutes, mais après il faudra que je rattrape ce retard. Je vous laisserais ce chariot et vous vous débrouillerez pour décharger. Je le récupérais la semaine prochaine par contre! Ce n’est pas un cadeau, insista-t-il en levant le doigt et plissant les yeux.

– D’accord, valida-t-elle. Et alors, que se passe-t-il?

– On n’a jamais volé ni floué Guillaume Pelletier de Pelletier & Fils. Mais ce matin, j’ai découvert ma camionnette avec les pneus plats. Vous imaginez?

– Que j’imagine quoi, vous aviez oublié de les regonfler? souffla-t-elle en mettant les mains sur les hanches, attendant la suite.

– Les quatre roues au même moment? Non mais vous réalisez le vandalisme dont j’ai été victime? s’écria-t-il en levant les bras.

Eugénie perdait son temps. Ce matin, les clients allaient râler plus que nécessaire et Guillaume tournait autour du pot, comme chaque fois qu’il racontait ses déboires. Elle pensait trop aux révélations d’Alcide pour se concentrer sur les «aventures» des gens.

Voyant qu’elle était absorbée dans ses pensées, il dit avant de tourner les talons:

– Visiblement, vous ne vous souciez que peu des autres. Au revoir.

– Non attendez! Excu... (elle se retint, elle ne devait plus s’excuser tout le temps, sur les conseils de Norbert). Je vous somme de me dire en quoi se justifie

votre attitude.

Il était monté dans la camionnette orange toute rouillée et marqua une pause, la fixant du regard. Il ferma violemment la portière et passa le bras par-dessus la vitre ouverte.

– Plusieurs fois nous avons dîné ensemble. Plusieurs fois je vous ai déclaré que j’attendais de vous plus qu’une collaboration professionnelle, mais vous avez esquivé mes demandes et vous vous êtes toujours arrangé pour avoir gain de cause lors de nos échanges.

Elle garda le silence, car elle ne comprenait pas où il voulait en venir.

– Je vais être franc avec vous, Eugénie Derioz. Ce matin, j’ai trouvé ma camionnette avec les quatre pneus percés avec une lame, c’est évident. Un acte de vandalisme pur et simple. Et je vous soupçonne d’avoir développé une psychologie suffisamment instable pour ne pas me dire «je ne veux plus de vos avances Guillaume». Vous êtes assez du genre à venir dans le village voisin, tard dans la nuit, pour commettre cela.

Elle resta bouche bée, encore une fois quand ils discutent les deux. Il avait le don d’avoir toujours des mots déstabilisants.

– Nous en reparlerons la semaine prochaine. Mais c’est évident que notre collaboration va se terminer. La boulangerie Derioz a fait son temps. Et s’il a bien quelque chose que je ne veux pas laisser moisir, c’est mon commerce. Je ne désire pas du tout arriver dans une situation aussi dégradante que la vôtre, depuis le départ de monsieur Derioz.

Il tourna la tête, ferma la vitre, démarra le moteur et partit en faisant crisser les pneus heureusement pour lui: gonflés.

Eugénie n’entendit pas Norbert l’appeler depuis la salle arrière.

Elle n’entendit pas non plus la première cliente tapoter la vitrine.

Mardi, 6h39, Eugénie n’entendait que sa voix intérieure qui lui disait de partir; de fuir tous ces gens complexes et se réfugier dans un endroit inconnu. Mais connaissait-elle autre chose que la boulangerie? Que sa maison? Que Vauxaillon?

Visiblement non, car elle se dirigea vers la porte d’entrée, résignée.

Chapitre 10

Cesser

Mercredi, 9h35.

Ce matin, elle avait assez mal au dos. Ce n'était pas plus dû au stress qu'elle subissait depuis quelques jours, que d'avoir porté hier, seule, plusieurs sacs de farine avant que Norbert ne la voie et ne l'aide. Aujourd'hui, elle se déplaçait avec peine, mais elle avait profité de quelques minutes sans clients pour ranger un peu et aller se servir un verre d'eau.

Une personne poussa un peu la porte et passa juste la tête dans l'ouverture.

– Bonjour madame Derioz. Est-elle partie?

– Qui donc? demanda Eugénie prise en flagrant délit de réhydratation.

– Et bien le dragon?

Elle réalisa soudainement que oui, madame Laporte n'était pas venue aujourd'hui. C'était bien mercredi et normalement, à 9h30 précise, la Jeanette entrait, emplie de force et remplie de Scotch, pour remettre en question toute la boulangerie et moraliser tout le voisinage. C'est pourquoi les plus fidèles clients avaient pris l'habitude de laisser une plage horaire vide de quelques minutes pour qu'Eugénie affronte seule le «dragon de Vauxaillon», comme les gens l'appelaient.

– Oui effectivement, elle n'est pas venue.

– Ha très bien merci.

La cliente entra en se redressant, car elle n'avait plus besoin d'éviter d'éventuelles griffes verbales.

– Je voudrais deux...

Eugénie n'entendit pas la suite de la commande. Elle fit visiblement tous les bons gestes, car elle se retrouva seule à nouveau.

Souvent, elle avait pensé: «je suis tellement heureuse de n'être liée à personne». Elle savait pertinemment que de la fierté couvrait de la douleur et que peu importe l'attitude qu'elle avait envers les gens, elle ne pouvait lutter contre son envie d'en apprécier certaines: elle s'inquiétait pour madame Laporte!

– Bonjour Eugénie, comment allez-vous?

– Bonjour.

– Est-ce qu'il vous reste un pain au chocolat?

Après quelques secondes de silences, Eugénie questionna avec sérieux.

– Excusez-moi: vous connaissez madame Laporte?

– Euh... pardon quoi? Oui. Vous parlez de la dame de 9h30? Le dragon de...

– Oui oui de Vauxaillon. L'avez vu aujourd'hui? Ou ces derniers jours?

– Et bien ma foi non. Et je ne m'en porte que mieux à vrai dire, répondit-elle avec un sourire et les yeux plissés. Savez-vous que madame Gautier l'a aperçu une fois entrain de parler à des pigeons pendant que...

Eugénie n'écoutait plus. Cela n'a jamais été dans sa nature de colporter et se faire un avis sur les autres à travers d'autres.

Un monsieur entra, visiblement décidé à commander sa baguette bien cuite, mais la commère le stoppa net:

– Vous ne connaissez pas la dernière? murmura-t-elle en lui prenant le bras. Madame Laporte n'est pas venue aujourd'hui! Il a dû lui arriver quelque chose...

Il a forcément dû lui arriver malheur, pensa Eugénie. Madame Laporte n'a jamais manqué un mercredi matin.

– Vous croyez qu'elle s'est noyée dans une de ses bouteilles? répondit l'homme en arborant un très large sourire.

Une dame qui venait d'entrée se mit à rire. La première relança.

– Bonjour, madame, vous avez entendu la nouvelle?

– Oui, je viens de vous entendre depuis dehors. Je suis persuadé que la faucheuse a enfin eu raison d'elle!

Tous trois riaient de leurs extrapolations. Leur attitude exaspérait Eugénie, mais elle se contenta de serrer les poings derrière son comptoir.

Quand la porte s'ouvrit à nouveau, ce ne fut que pour surenchérir avec des scénarios les plus farfelus les uns que les autres. Cela ne manqua pas d'énerver encore plus Eugénie qui décida de passer dans l'arrière boutique. Après tout, les personnes présentes n'étaient pas venues pour acheter, alors, à quoi bon être l'auditeur d'inepties?

Assises bras et jambes croisés, elle se sentait bête d'avoir été autoritaire et aussi désagréable avec madame Laporte. Eugénie réalisa qu'elle ne la connaissait pas beaucoup et qu'elle l'avait toujours vue seule, même en dehors des heures de la boulangerie. Elle éprouva une sensation étrange. Soudainement, elle imagina qu'elle pourrait être Jeanette... dans un futur pas si éloigné que cela.

Et ce mercredi n'avait rien de réjouissant. Ni pour les prochaines minutes, ni pour les prochaines années.

Chapitre 11

Aimer

Jeudi, 6h02.

Ce matin, un léger brouillard planait dans la région ainsi qu'une douce odeur de bois. Les quelques minutes de marche qui séparaient la maison Derioz de la boulangerie Derioz donnaient souvent à Eugénie l'occasion de rêvasser. Cependant, ce 5 juillet 1950 n'offrait rien de particulier et les routes semblaient désertes. Habituellement, elle imaginait les métiers qu'exerçaient les gens pour être levés aussi tôt. Ils étaient peut-être comme Norbert: rentrant du travail qu'en route pour y aller. Mais sa créativité s'estompait depuis plusieurs années, la routine avait eu raison de son imagination.

Quand elle entama la dernière ligne de droite, le long de la grande route qui menait à la boulangerie, elle s'arrêta, surprise de ce qu'elle voyait: une épaisse fumée s'élevait d'entre des immeubles. Des voitures bloquées plus loin créaient un bouchon devant la source du nuage gris.

Lorsqu'elle se décala encore un peu, un frisson la traversa... c'était le bâtiment de la boulangerie!

Elle courut aussi vite qu'elle le put.

– Vous avez vu comment les pompiers sont arrivés rapidement.

– Oui effectivement on a beaucoup de chances, la caserne est proche. Vous imaginez si cela avait dégénéré.

Les badauds attroupés devant la vitrine étaient repoussés par des policiers qui tentaient de créer suffisamment d'espaces pour que les pompiers puissent sortir un brancard.

Eugénie bouscula la foule et se heurta à un agent qui lui barra la route.

– Madame, vous ne pouvez pas passer.

– Mais c'est mon commerce! s'écria-t-elle en remarquant juste après les pompiers sortants. Oh mon dieu... Norbert!

Elle crut reconnaître le visage noirci du boulanger.

– Laissez, je m'occupe de cette dame.

L'inspecteur Gérard Roussel demanda à ses hommes de repousser encore un peu plus la masse et rattrapa Eugénie qui, sans quitter des yeux le corps sous respirateur que les pompiers transportaient, s'agrippa à lui avant de tomber.

– Monsieur Roussel, est-ce Norbert? Dites-moi, est-ce lui? s'écria-t-elle en pleurant tellement fort que l'inspecteur du attendre qu'elle se retrouve ses esprits pour qu'il puisse lui répondre.

– Madame Derioz, calmez-vous. Monsieur Bertelin va bien. Il s'est évanoui à cause de la fumée, mais juste avant il a eu le réflexe d'essayer de sortir par l'arrière, ce qui lui a sauvé la vie.

Eugénie regardait l'inspecteur et espérait se réveiller de ce cauchemar d'un instant à l'autre. Mais ce ne fut pas le cas. Au lieu de cela, elle commença à entendre les murmures de la foule.

«La pauvre, ça doit être terrible...»

«Après la perte de son mari, la perte de sa boulangerie. Elle ne pourra jamais s'en remettre.»

«... et c'est sûrement elle qui a provoqué l'incendie pour toucher l'argent de l'assurance.»

«... sans nul doute que c'est lui qui a mis le feu pour pouvoir installer son poste de police...»

Cette dernière remarque, qui visait explicitement l'inspecteur, le fit sortir de ses gonds et il hurla à ses hommes:

– Agents! Disperser cette masse et verbaliser tout contrevenant qui n'obéit pas ou qui vous paraîtrait louche!

Sur ces aboiements, la foule s'évacua d'elle-même, craignant de séjourner dans une cellule sous le courroux d'un Roussel offusqué.

Il tenait toujours Eugénie dans ses bras, qui le regardait maintenant, interloquée par ce qu'elle avait entendu. Et si cela pouvait être cela, l'explication de cette situation? se demanda-t-elle.

Comprenant ce à quoi elle pensait, il la souleva avec force et l'emmena derrière la vitrine noircie de fumée, invisible donc aux yeux de quiconque souhaitait épier l'échange.

– Madame Derioz, écoutez-moi attentivement, dit-il en la lâchant et en se mettant face au comptoir calciné, mains jointes dans le dos. Pour l'instant, nous savons que le feu est parti du four à pain. Dès les premiers signes de fumés, des passants ont alerté les pompiers et la police, et nous sommes arrivés à temps pour éviter le pire.

Eugénie écoutait. Elle avait brièvement observé l'état lamentable de la salle en y entrant, mais elle restait surtout focalisée sur l'inspecteur. Elle se demandait maintenant jusqu'où un représentant des forces de l'ordre pouvait aller pour obtenir ce qu'il désirait.

– Les éléments que nous avons me laissent à penser que l'incident est d'origine criminelle.

Ces mots résonnèrent dans l'esprit d'Eugénie: «criminelle?» Son doute se transformait en conviction.

– Je soupçonne fortement votre boulanger Norbert Bertelin. Mais comme une

énorme contusion apparaît à l'arrière de son crâne, on peut également en conclure qu'il a été assommé. Cette affaire est des plus étrange, songea-t-il à haute voix.

Il marqua une pause. Se tournant face à Eugénie, il resta droit et garda le silence. Son regard, étonnement neutre, contrastait avec son langage corporel: il était déterminé.

Malgré les soupçons qui naissaient à son égard, à aucun moment elle ne sentit en danger. Elle savait qu'il pouvait être un de ces hommes extrêmement manipulateurs, dissimulateur... mais son intuition allait à l'encontre de ses conclusions.

Alors qu'elle allait ouvrir la bouche, il la coupa.

— Eugénie, annonça-t-il comme s'il prononçait une sentence, je ne vous apprécie guère.

Elle fronça les sourcils, étonnée.

— Je n'ai rien contre vous personnellement. En toute honnêteté, vous m'êtes assez indifférente. Même si j'ai pu... si je peux vous sembler oppressant quant à ce projet de poste de police, mon objectif est uniquement de permettre aux forces de l'ordre de faire leur travail. Et dans le cas présent, éviter ce genre d'incident énigmatique et préserver la vie de nos concitoyens.

Eugénie se sentait mieux et était disposée à accepter les règles de cette étrange conversation. Elle prit la parole, en tentant de ne pas avoir la voix aussi désorientée que ses émotions.

— Inspecteur, je sais que depuis des années vous voulez que la boulangerie ferme. Ce qui m'importe c'est que Norbert aille bien et que l'on découvre l'auteur de ces atrocités.

Voyant qu'il écoutait attentivement, elle crispa le visage et serra les poings, persuadée que son langage corporel soutiendrait son discours.

— Je ferais tout ce que je peux pour connaître le fin mot de l'histoire. Quitte à retourner à Paris pour m'adresser aux hautes instances (elle savait de toute façon que cela ne mènerait à rien). Je me prépare également à me passer de la police si nécessaire, car la boulangerie est tout ce qu'il me reste et je me battraï pour elle de toutes mes forces, dit-elle avec rage en avançant de deux pas.

L'inspecteur Roussel fit de même dans sa direction. Il se tenait maintenant à une vingtaine de centimètres d'elle.

— Je reconnais bien là votre ténacité. Je vous promets que d'ici la fin de cette enquête, quelqu'un paiera pour cet acte et le coupable ne sera peut-être pas celui qui y perdra le plus.

Sur ces derniers mots glaçants, il se dirigea vers l'entrée.

Avant de quitter le lieu et de laisser Eugénie respirer un peu, il lança d'un

ton très officiel:

– Dès à présent, la boulangerie Derioz est fermée jusqu'à la résolution de cette affaire. Je vous autorise aujourd'hui à mettre votre stock existant de côté, pour le vendre demain matin sur le trottoir d'en face.

Il s'en alla.

Elle fit quelques pas dans les cendres, le regard errant de-ci, de-là. Elle passa la main sur l'un des tableaux de paysage que Michel avait accroché: il s'effrita.

Chapitre 12

Toi

Vendredi, 10h30.

Un ruban de délimitation était placé tout autour de la façade de la boulangerie. La vitrine ainsi qu'une partie de l'immeuble étaient noircis par la fumée de la veille et la porte d'entrée avait été fracassée par les pompiers pour pénétrer en force. La police avait simplement fini par la démonter entièrement pour faciliter les aller-retour.

L'agent qui montait la garde sur le trottoir salua une camionnette qui s'arrêta à sa hauteur. Cela devait être deux spécialistes du service de police technique, pensa Eugénie, car ils ne revêtaient pas d'uniformes et transportaient des petites mallettes.

Même dans cet état la boulangerie ne devait pas accueillir des gens sans un Derioz à l'intérieur, ronchonna Eugénie, un brin possessive. Mais ce matin au réveil elle désira quand même passer à autre chose: se dire que son travail ici était terminé et qu'elle ne sauverait plus rien à Vauxaillon. Néanmoins, avec son petit étalage improvisé, fourni de pains et croissants secs de la journée d'hier, elle regardait impuissante l'entreprise que Michel et elle avaient fait grandir, et elle ne pouvait s'empêcher de réfléchir à ce qu'elle pouvait faire pour relancer son commerce.

— Bonjour, madame Derioz, lui lança une dame. C'est terrible ce qui est arrivé! Avez-vous des nouvelles de la police? A-t-elle trouvé le responsable?

Eugénie connaissait l'habitude de cette cliente, alors en continuant d'observer la boulangerie et sans lui adresser la parole elle lui tendit un pain au lait d'une main et attendit l'argent de l'autre. La dame lui mit la juste somme et repartit vexée de ne pas avoir reçu de réponse pour propager un nouveau potin avec des informations fraîches.

La matinée aurait pu s'achever sur les plaintes des personnes insatisfaites de la qualité des produits, incapables de comprendre la difficulté du métier de boulanger à cuire du pain quand le four est indisponible, mais cette journée, ensoleillée par le temps et grisonnante par l'ambiance, prit un virage à 180 degrés au moment où l'inspecteur Roussel et Alcide Prat arrivèrent, chacun de leur côté, à l'étalage d'Eugénie.

Alcide ne remarqua pas de suite l'uniforme approchant et s'adressa à elle en premier.

— Bonjour Eugénie.

— Bonjour, Alcide, comment allez-vous?

– C’est à vous que je le demande. Et qu’en est-il de la police: va-t-elle enfin faire un travail convenable et vous aider?

Ce fut Roussel qui, se tenant juste derrière lui, répondit à la question.

– En quoi les affaires des forces de l’ordre vous concernent-elles, monsieur...?

Alcide tourna uniquement la tête, adressant à Roussel un regard qu’Eugénie ne put voir. En remarquant le visage du policier se durcir, elle comprit que deux coqs entraient en joute.

– Inspecteur Gérard Roussel, voici un ami: Alcide Prat, annonça-t-elle en douceur pour tenter de calmer les ardeurs.

Mais elle enraya le protocole et fournit l’étincelle pour que le combat commence, l’arsenal hormonal au complet.

– Alcide Prat? Et bien voilà un nom que je m’en vais noter, car je suis persuadé que nous allons nous revoir très vite. Vous semblez appartenir à ces personnages qui favorisent les problèmes.

– Inspecteur Roussel, je ne suis pas homme à laisser les émotions prendre le dessus. Mais j’ai bien compris ce que vous dites et c’est également réciproque: je ne vous apprécie déjà pas.

Les deux mâles gardaient leur sang-froid tout en provoquant l’autre par une aura d’agressivité, et ceci n’impressionnait pas Eugénie, bien au contraire.

Quelques travers avaient habité Michel, mais elle lui avait reconnu de suite la qualité de ne jamais se mettre dans des situations où il serait amené à devoir bomber le torse ou grogner pour défendre ou obtenir quelque chose. Malgré le fait qu’il n’ait jamais usé de manipulation pour atteindre un but, il avait toujours réussi à trouver un accord favorable, face à un interlocuteur, même face à des obstacles très complexes.

Derrière son petit comptoir improvisé, elle ne comprenait pas encore les enjeux qui émergeaient de cette situation nouvelle.

Depuis hier, l’inspecteur avait dévoilé un effrayant aspect de sa personnalité: la suspicion de moralité. Il pouvait devenir bien plus qu’un agent des forces de l’ordre qui cherche habituellement à faire son métier en intimidant ses concitoyens. Se pouvait-il qu’il soit à ce point déterminé pour oser commettre un délit? Voir même un crime si Norbert avait péri!

La réaction surprenante d’Alcide face à l’inspecteur rappela à Eugénie le lien qui unissait ce premier à Michel: «Nous nous sommes promis de veiller sur notre famille: lui sur mon fils ou moi sur vous.»

Roussel écarta Prat du bras, sans le toucher, et s’avança face à Eugénie. Sa stratégie pour briser le mental de l’adversaire s’installait.

– Madame Derioz, j’ai des nouvelles concernant les investigations. Figurez-

vous que l'incendie est d'origine criminelle. Nous avons découvert que le four qui a pris feu n'aurait jamais pu le faire spontanément. Une enquête est donc ouverte et plusieurs suspects sont envisagés.

Eugénie resta bouche bée. Le temps qu'elle réalise ce que cela impliquait, Alcide s'interposa.

– Vous n'allez quand même pas accuser Eugénie? hurla-t-il en se rapprochant et en serrant les poings.

L'inspecteur, toujours très calme, venait de marquer le premier point. Il fit demi-tour, posa ses deux mains sur les hanches, et énonça la mise en garde de rigueur.

– Monsieur Prat, avec un seul petit «t» c'est bien cela? Sachez que je n'insinue rien, je liste des faits. Si madame Derioz me cache des informations, je le découvrirai bien assez tôt. Avez-vous quelque chose de plus à me répondre?

Alcide s'emporta à la vitesse de l'éclair. Il l'empoigna par le col de veste et approcha son visage du sien, l'autre poing levé.

– Je vous préviens: laissez madame tranquille ou vous aurez affaire à moi!

Quelques postillons arrivèrent sur la joue de Roussel, qui ne sourcilla même pas. Le sang-froid de l'inspecteur impressionna Eugénie: elle n'aurait jamais cru qu'il puisse à ce point exceller dans son domaine. Un frisson la parcourut... il n'était pas ce qu'elle imaginait de lui. Il était terriblement bien plus!

D'un geste expert, il retourna Alcide et lui coinça le bras dans le dos en empoignant l'autre. Victorieux dans sa stratégie verbale, son trophée fut de passer les menottes au contrevenant.

– Monsieur Prat, je vous arrête pour atteinte à l'intégrité physique d'un agent de police dans l'exercice de son devoir, lança-t-il fièrement.

Alors que ce dernier restait docile et figé comme un chaton que l'on tient par le cou, l'inspecteur se tourna vers Eugénie.

– Madame Derioz, monsieur Prat va séjourner une nuit en cellule et cela va lui remettre la tête sur les épaules. Quant à vous, je repasserai vous voir dans la journée. Vous êtes la suspecte numéro un dans cette affaire, dit-il avec un sourire malin.

Alcide eut un sursaut et tenta de se débattre, mais la position devenant plus douloureuse à mesure que l'inspecteur lui serrait les bras, il finit par abdiquer.

– Mais... comment cela? bégaya-t-elle totalement surprise.

– Vous n'êtes pas la première veuve à vouloir toucher la prime d'assurance depuis le décès d'un mari tombé au combat.

Cette accusation lui transperça le cœur. Comment le destin pouvait-il à ce point se jouer d'elle et lui faire payer le peu d'années de bonheur que les Derioz

avaient partagés par d'aussi perfides tourments? Choquée mais résignée, ce fut à son tour d'abdiquer.

– Très bien. Je serais de toute façon ici, dit-elle en baissant la tête, pleine de soumission.

– Eugénie! cria Alcide en se faisant traîner sur la pointe des pieds jusqu'à la voiture de l'inspecteur.

– Oh, une dernière chose... dit Roussel à haute voix, pour que les auditeurs avoisinants puissent entendre.

Elle releva les yeux.

– Dès demain, la boulangerie et ses services resteront fermés jusqu'à nouvel ordre. Vous devrez résider chez vous, là où la police pourra venir vous interroger si besoin est.

Il insista sur cette ultime phrase, comme pour prononcer d'avance la sentence.

C'en était fini de vendredi.

Chapitre 13

Prendre

Samedi, 10h03.

À l'écart de la route départementale, seul un petit chemin menait à la maison des Derioz. Eugénie et Michel n'avaient jamais voulu acheter de voiture. Ils aimaient les quelques minutes de marches entre la boulangerie et leur petit nid. Quand ils rentraient ensemble, en fin de journée, ils profitaient de la paix de ce moment qui contrastait avec la frénésie du jour.

Michel était une bête de travail et n'avait besoin que de quelques heures de sommeil, 4 ou 5 en moyenne. En arrivant chez eux, il adorait les moments simples avec sa femme: dîner sur leur terrasse ombragée ou dans l'agréable petite salle à manger; jouer aux mots croisés, ou bien lire le journal quand elle agençait les catégories dans ses livres de collections de timbres, sur le tapis du salon. Puis il dormait un peu et se levait, sans la réveiller, pour aller dans la nuit la plus sombre à la boulangerie pour entamer les fournées du matin.

Eugénie était de ces personnes qui s'absorbaient complètement dans les activités les plus ordinaires. Il pouvait l'observer pendant de longues minutes et elle aimait sentir cela. Bien souvent, lorsqu'elle enchaînait les clients durant la journée, elle ne se rendait plus compte de la présence de Michel: il restait au fourneau afin de préparer des commandes du jour pour des événements spéciaux, comme des anniversaires ou des fêtes de travail; il nettoyait, rangeait le dépôt; et parfois même il était là pour aider Eugénie au service.

Souvent, elle lui avait demandé d'où il tirait toute cette énergie qui lui permettait de tenir encore une journée entière, et ses réponses, toujours différentes, ravissaient Eugénie:

« Comment ne pas être empli de vie quand on vit son rêve », disait-il en embrassant la joue de sa femme.

Ou bien:

« Je profite autant que possible de tous ces instants ici. Qui sait ce qu'il peut advenir de l'avenir? »

Et sa préférée:

« Je souhaite seulement m'endormir à tes côtés, alors c'est le soir que j'attends venir. »

Mais il avait passé ses dernières nuits sans elle.

Elle se réveilla d'un coup, surprise par un rayon de soleil qui traversa une fente des volets. Sa vision était floue et elle mit un certain temps à retrouver

ses esprits. 10h03 s'affichait sur l'horloge. Déjà?

Faire la grasse matinée ne lui était pas arrivé souvent. Elle ne se rappelait pas grand-chose d'hier soir... elle était rentrée, avait mangé un reste de repas du début de la semaine et s'était endormie sur le canapé du salon, avec la petite couverture.

Il faisait étrangement sombre. Elle n'avait pas souvenir de n'avoir jamais fermé les volets du rez-de-chaussée, contrairement à ceux du premier qui n'avaient pas été ouverts depuis des années.

Elle se leva, marcha prudemment jusqu'à une fenêtre et fit entrer un peu de lumière dans la pièce. En retournant s'asseoir, toujours faible, elle vit devant elle sur la petite table une bouteille de vin et un verre, tous deux à moitié plein. C'est étrange, se dit-elle, elle n'avait ni la bouche sèche, ni mal à tête.

Consommer de l'alcool n'avait jamais été dans l'habitude des Derioz. Ils avaient reçu bien des grands crus en cadeau, mais tous étaient entreposés dans les placards de la cuisine.

Il était arrivé à Eugénie, durant la première semaine de la disparition de Michel, de boire une bouteille pour noyer le chagrin. Mais ce ne fut pas un succès, car cela ajoutait simplement du dégoût à une humeur déjà écœurante, sans permettre de cicatriser.

Elle resta immobile quelques minutes, la tête dans les mains, devant ce qui lui semblait autant une solution qu'une bêtise: tenter d'oublier.

Elle avait constamment mal au ventre ces jours-ci, et là, au milieu de son salon, elle prenait gentiment conscience qu'elle devait essayer quelque chose. Finalement, peu importe quoi...

Une nuit, il y a 10 ans, Eugénie s'était tenue derrière le comptoir de la boulangerie et s'était juré: faire résonner en ces lieux le souvenir de son mari tant qu'elle vivrait.

Ces pensées, qui lui tordaient les boyaux, lui rongeaient les entrailles et aspiraient toute sa vivacité depuis des années, s'intensifiaient à mesure que l'entreprise dépérissait. Mais elle ne pouvait plus tenir ce rythme: la boulangerie, en l'état actuel, pouvait-elle encore exister?

Ce que Michel aimait le plus chez elle: sa pugnacité. Et ce fut encore une fois ce trait de caractère qui gagna Eugénie. Elle alla vider le reste de vin dans l'évier, puis ouvrit la poubelle pour y jeter les deux contenants: «Je dois passer à la suite», réalisa-t-elle à haute voix, avant de refermer celle-ci.

Le bruit du couvercle en métal se mélangea à un autre, qui la fit se retourner. Dans la pénombre, elle aperçut une silhouette dans l'entrebâillement de la porte d'entrée.

— Mon Dieu! hurla-t-elle en sursautant et se cognant contre bord de la

cuisinière.

Elle empoigna rapidement la seule arme qu'elle avait sous la main. Elle cria en pointant sa spatule en bois devant elle pour se protéger:

– Qui est là?

La personne poussa la porte et s'avança lentement pour paraître dans la lumière.

– C'est Alcide Prat.

Elle croisa les bras sur sa poitrine et relâcha son souffle avec tellement de violence qu'elle toussa et faillit s'étrangler en même temps.

– Je suis désolé j'ai frappé, mais je crois que vous ne m'avez pas entendu.

Eugénie s'appuya sur la chaise et s'assit à la table de la cuisine, soulagée de ne pas avoir eu à se défendre. Elle releva la tête.

– Que faites-vous ici Alcide? répondit-elle avec énervement. Je suis très occupé et j'aimerais être seule.

Il ne réagit pas.

– J'ai à vous parler. C'est très important.

Il s'installa sur la chaise opposée, visiblement déterminé. Eugénie se demanda jusqu'à quel point elle pouvait se permettre d'insister. Elle ne connaissait finalement pas grand-chose de lui: c'était un homme très courtois; très maniéré; au gabarit imposant malgré sa taille moyenne; qui pouvait s'emporter facilement et ce qu'elle savait de son passé était uniquement cette promesse faite à Michel. Même si le sujet allait la peiner, elle devait en apprendre plus.

Elle prit la parole juste avant qu'il ne le fasse.

– Moi aussi j'aimerais dire quelque chose: je voudrais que vous me parliez de Michel.

– Cela tombe bien, je suis venu pour cela.

Il se leva, empoigna la chaise et s'installa tout proche d'Eugénie, qui eut un mouvement de recul. Elle serra fort sa spatule qu'elle avait gardée entre ses genoux, sous la table. Peut-être était-ce heureux qu'il n'ait pas vu pas sa réaction, pensa-t-elle.

Il la fixait avec force. Quelle révélation allait-il faire? Même si l'instinct d'Eugénie semblait lui souffler les plus basiques réflexes, elle luttait contre l'envie de s'éloigner, car elle espérait les plus belles anecdotes. Michel lui manquait tellement.

Lorsqu'il posa les mains jointes sur la table, un relent vint jusqu'à elle. L'odeur d'alcool, si peu familière à Eugénie, ne manqua pas de l'écœurer.

Ne se rendant même plus compte que son ventre se nouait encore, elle le vit parler, mais n'entendit rien. Elle commença à avoir des vertiges, alors dans un

dernier effort, pour ne pas se retrouver dans la situation où Alcide devait la secourir à nouveau, elle se leva d'un coup et prit son courage à bras le corps.

– Monsieur Prat, je vous en conjure, veuillez partir. Je ne me sens pas bien du tout.

Il s'interrompit et fronça les sourcils, l'air fâché. Elle fit un pas en arrière et sa chaise tomba.

– Eugénie, vous... dit-il en tendant la main vers elle.

Elle recula de nouveau, prête à s'évanouir d'un instant à l'autre, mais elle savait: craquer maintenant c'était se mettre en danger.

Il fit mine de s'approcher encore. Et dans un sursaut de courage:

– Laissez-moi et sortez de chez moi! hurla-t-elle au point qu'elle se brûla la gorge et se planta les ongles dans sa propre chair.

Il se tut et serra la mâchoire. La terreur d'Eugénie grandissait autant que sa colère à lui s'intensifiait. Les secondes parurent infinies et l'air devint de l'acide.

Soudain, il se leva, rangea la chaise sous la table, et orchestra une petite révérence. Lorsqu'il releva la tête, ses yeux, précédemment injectés de sang, semblaient maintenant tellement vides qu'Eugénie ouvrit la bouche de surprise.

Il tourna les talons et sortit. Elle entendit ses pas le long du chemin qui amenait à la ville.

Dans la maison des Derioz, on discerna le bruit d'une spatule en bois tombant sur le carrelage, ainsi que des pleures, encore.

Les samedis symbolisent le chagrin.

Chapitre 14

Soin

Dimanche, 6h25.

Eugénie n'avait pas vraiment dormi. Elle s'était finalement couchée après de longues heures, mais ne put s'arrêter de repenser en boucle à ces deux dernières semaines. Des événements forts avaient eu lieu en peu de temps et elle avait encaissé comme elle le pouvait. Là où la routine et les habitudes l'aidaient à ne pas trop juger sa vie, sa situation et son avenir, c'était maintenant tous ces imprévus qui la forçaient à réfléchir et prendre des décisions.

Alcide l'avait terrifiée la veille et elle ne savait pas pourquoi il s'était comporté ainsi. Elle voulait le revoir pour mettre les choses au clair. De plus, la boulangerie était fermée des suites d'un incendie, peut-être d'un acte criminel. Et ce fut ce qui la fit sortir de son lit ce matin: comprendre.

Elle marchait prestement sur la petite route qui menait au centre de Vauxaillon, car elle ne pouvait s'empêcher d'arriver avant l'heure d'ouverture. Bien évidemment, aucun client ne patientait devant, tout le village connaissait les derniers faits de vendredi: la rixe entre l'inspecteur Roussel et Alcide Prat, ainsi que la fermeture de l'établissement.

Vauxaillon dormait à poings fermés en ce dimanche matin où généralement quelques courageux venaient passer commande.

Elle traversa la route et slaloma entre les quelques voitures garées devant la boulangerie. Le ruban jaune interdisant l'accès au lieu, elle observa. Rien n'avait changé depuis l'accident: la vitrine était recouverte de suie noire et le reste de la porte était posée sur le côté.

Les débris de bois et de vitres devant l'entrée n'arrêtèrent pas Eugénie qui s'introduisit sur la pointe des pieds, plus déstabilisée par ce qu'elle voyait que par les obstacles qu'elle rencontrait. Elle connaissait bien ce lieu, mais l'état détérioré des murs ne lui permettait même plus de savoir où étaient accrochés les tableaux auparavant. Michel y tenait beaucoup. Elle y tenait beaucoup. Mais impossible de retrouver ces peintures: le sol était recouvert de poussières et cendres.

Elle mit sa main devant son nez et sa bouche pour filtrer l'air qui lui donnait la nausée: mélange de farine; pains carbonisés; produits chimiques qui devaient se trouver dans les meubles et tableaux, et autres sources inconnues qu'Eugénie ne chercha même pas à identifier.

Elle enjamba une charpente en travers du passage qui menait dans l'arrière-

salle, là où Norbert avait dû s'écrouler. Il faisait très sombre malgré la porte arrière ouverte, sans doute également fracassée par les pompiers lors de l'intervention.

En regardant la pièce et ses recoins, elle comprit qu'elle n'y trouverait rien. Tout était noir, en morceau, avait fondu, ou s'était transformé en un immense nuage gris qu'elle avait aperçu le jour de l'incendie.

Il ne restait de la boulangerie Derioz que quelques objets qui, même remis à neuf, ne permettraient pas à l'entreprise de revivre.

– Je n'y arriverais pas, dit-elle dans le vide en pensant avec désespoir à Michel et leur rêve.

– Avec moi vous pourriez.

Elle sursauta et se retourna.

Ses cheveux glissèrent des doigts d'Alcide, qui se tenait juste derrière elle. Elle recula, trébucha sur un débris et se frappa le côté de la tête sur un rebord de meuble. Le temps qu'elle reprenne ses esprits, Alcide s'était déplacé entre elle et l'accès au centre de la pièce, et donc aux sorties, pensa-t-elle.

– Vous savez Eugénie, je ne veux que votre bien. Je souhaite vous protéger, dit-il en s'accroupissant et en mettant ses mains autour des chevilles de cette dernière.

Elle ne le quittait pas du regard, malgré les gouttes de sang qui perlaient sur l'une de ses paupières. Elle vibrait de tout son être. Mais elle réussit à ne pas trembler.

– Mais qu'est-ce qui vous prend Alcide? Qu'est-ce que vous voulez?

– Vous ne comprenez pas? Je me suis promis de rester auprès de vous et de veiller à ce qu'il ne vous arrive rien.

– Vous vous êtes promis? Je croyais que...

Elle tenta de plier ses jambes, mais il la retint.

– Lâchez-moi Alcide! Qu'est-ce que vous faites?

Il serait de plus en plus fort et la douleur l'empêcha de se concentrer sur la discussion.

– Allons, madame Derioz... vous n'allez pas manquer de respect à la promesse faite à votre défunt mari quand même?

Il tira et elle glissa. Les débris au sol lui lacérèrent le dos et elle dut poser les mains pour ne pas se cogner la tête à nouveau.

– Au secours! hurla-t-elle juste avant que la paume moite d'Alcide vînt recouvrir sa mâchoire. Assis sur elle, il mit son index sur sa bouche à lui en fermant les yeux pour lui signifier qu'il fallait garder le silence.

Noyée dans la terreur, Eugénie éprouva, pour l'unique fois de sa vie, une haine morbide envers quelqu'un.

Durant cette infinie seconde où elle crut avoir la vision de son bien aimé en face d'elle, elle agrippa un morceau de verre qu'elle sentait sous l'une de ses mains. De tout son courage, elle lança son bras et le cou d'Alcide se tordit sous l'impact du tranchant.

Par réflexe, il lui lâcha la mâchoire et de l'autre main lui mit un énorme coup de poing avant de se relever en titubant.

Le sang du crâne et de la bouche d'Eugénie vint se répandre sur le sol, alors que le sang d'Alcide coulait déjà à flots sur le col de son manteau.

Incroyablement, elle n'avait pas perdu connaissance. Malgré ses bras endoloris, elle réussit à se rasseoir et elle chercha Prat du regard. Sa vision floue ne discernait rien. Sa tête sonnait autant que les cloches allaient tonner dans quelques heures pour la messe.

— Seigneur au secours! cracha-t-elle, la bouche noyée de sang.

— Il n'est pas certain que celui-ci puisse vous aider en cet instant, pouffa Alcide, quelque part dans la pièce. Mais moi je le peux, je suis là pour cela.

Sa voix était fatiguée. Le coup avait dû l'affaiblir, pensa-t-elle.

Elle cherchait autant à le voir qu'à trouver de ses mains un nouveau moyen de se défendre. Mais elle mit sa main valide autour de sa main meurtrie par le tranchant du verre. De toute évidence, elle ne pourrait plus combattre la prochaine fois. Alors elle usa de ses dernières ressources avant qu'elle ne s'évanouisse.

— Alcide, pourquoi? Qu'attendez-vous de moi?

Il ne répondit pas de suite. Il n'y eut que quelques bruits de pas qui firent craqueler des débris non loin d'Eugénie.

— Vous n'avez pas idée de ce que cela coûte d'avoir à tenir une promesse. D'ailleurs, je n'ai rien à vous expliquer et même si je tentais de le faire vous n'entendriez pas. Vous n'êtes qu'une simple boulangère dans un petit village qui ne se soucie nullement des gens.

Elle ne comprenait pas et elle ne voyait plus rien. Entre sang, ombre et choc, sa vue ne lui était plus fidèle. Mais aurait-elle voulu voir quoique ce soit d'autres? pensa-t-elle, abattue.

Les bruits de pas s'intensifièrent, furent plus proches, et étrangement plus nombreux. Dans un dernier élan de survie, elle répliqua.

— Je suis persuadé que Michel, mon mari, votre ami, n'aurait jamais cautionné vos actes. Je vous en conjure Alcide... arrêtez...

— Arrêtez-vous!

Eugénie, la tête embrumée, ne comprit pas la réponse.

— Mais quelle bonne surprise, vous ici!

Eugénie se demandait si elle délirait déjà.

– Reculez tout de suite! C’est un ordre! Où je me verrais dans l’obligation d’utiliser mon arme.

Elle reconnut la voix de Gérard Roussel. Aussitôt l’espoir lui donna de l’énergie et elle essaya de se relever, avant de glisser de nouveau, sans encombre. Elle comprit que l’inspecteur parlait dans sa direction.

– Madame Derioz, restez tranquille.

Alcide profita de l’écart de regard du policier pour se jeter sur lui.

Eugénie entendit des bruits de souliers et de grognements. Elle se recroquevilla sur elle-même, autant qu’elle le put.

– Oh... vous voulez vraiment m’empêcher d’aider madame Derioz? lança Alcide dans l’agitation.

Une vitre se brisa et Eugénie comprit qu’ils se tenaient vers la porte arrière. Elle entendait les deux hommes se battre et pousser des gémissements à chaque coup envoyé et reçu.

Soudain, un fracas fit trembler le sol. L’un d’eux avait fini à terre. Eugénie, transie de douleurs, ne pouvait qu’imaginer la scène et espérait seulement qu’elle et l’inspecteur s’en sortiraient.

– Ne m’obligez pas à tirer! cria une voix qu’elle n’arriva plus à identifier, luttant au maximum pour rester éveillée.

Quelques pas se firent entendre: l’homme debout s’approcha de l’homme au sol.

Le bruit du coup de feu réveilla tous les concitoyens alentour, bien avant la messe de ce dimanche matin.

Chapitre 15

Soi.

Jour inconnu.

La lumière douce du soleil se mélangeait à celle des ampoules du plafonnier. Ce fut un peu agressif au début, mais une fois les yeux ouverts ça allait. La pièce était petite, peu meublée, et «Eugénie Derioz» était inscrite sur une pancarte accrochée au pied du lit. Elle observa sur la droite une porte qui donnait sur un couloir. Sur la gauche, une fenêtre, d'abord éblouissante, laissa ensuite apparaître un autre lit.

Fixant l'occupant sous masque respiratoire, elle fut incapable de l'identifier. Elle relâcha la tête et un éclair de douleur la frappa au sommet du crâne. Les yeux face au plafond blanc elle commença à prendre conscience de son corps et des blessures dont elle souffrait.

Elle sentit des bandages sur sa paume droite et de son autre main elle tâta ceux autour de sa tête. Des pansements recouvraient une grande partie de son visage. Elle voulut ouvrir la bouche, mais une douleur intense la saisit à la mâchoire. «Le coup d'Alcide», se rappela-t-elle.

Ce souvenir la plongea immédiatement dans une panique vive et tous les derniers événements dans la boulangerie lui revinrent. Elle s'agita en gémissant et la plaque qui était fixée à son dos, pour lui éviter d'arracher les bandages sur ses lacérations, l'empêcha totalement de bouger.

Le bruit alerta une dame en blouse blanche qui franchit le seuil de la porte et vint à la hauteur d'Eugénie.

– Madame Derioz calmez-vous, tout va très bien.

Elle dut voir la détresse et l'incompréhension dans le regard d'Eugénie, car elle ajouta avec la douceur d'une professionnelle:

– Vous êtes à l'hôpital. Il n'y a aucun danger ici. Votre état de santé s'est stabilisé et je suis l'infirmière chargée de veiller sur vous.

Ces quelques mots suffirent à la rassurer et elle retrouva son souffle.

– Que s'est-il passé? balbutia-t-elle, la mâchoire à demi fermée.

Au même moment, un toc-toc se fit entendre.

– Quelqu'un ici qui pourra bien mieux répondre à toutes vos questions. Faites-moi juste savoir si vous vous sentez assez bien pour avoir de la visite.

Eugénie acquiesça, impatiente et apeurée.

Elle suivit du regard le départ de l'infirmière qui croisa le visiteur.

– Bonjour madame Derioz.

L'inspecteur Roussel ne portait pas son uniforme. Un de ses bras était plâtré et il se servit de l'autre pour prendre une chaise et s'asseoir suffisamment proche pour qu'Eugénie n'ait pas à se tordre le cou pour le voir.

Le sourire qu'il arborait la fit sourire également. Cela provoqua en elle une crise de larmes en même temps que sa petite boule au ventre présente depuis bien longtemps, disparu.

Il lui tendit un mouchoir qu'elle fut ravie d'utiliser. Attendant quelques instants qu'elle reprenne ses esprits, il enleva sa veste et se massa l'épaule où passait la sangle de son plâtre.

– Je suppose que vous avez beaucoup de questions. D'abord, me permettrez-vous de vous expliquer ce qu'il s'est passé le dimanche soir, depuis que vous avez perdu connaissance?

Elle répondit oui de la tête plusieurs fois rapidement sans dire mot, toujours remplie de larmes.

– Alcide Prat est décédé.

Elle ouvrit grand les yeux, mais ne réagit pas plus. Hypnotisée par la situation, elle attendait juste la suite.

– Nous nous sommes battus et j'ai été projeté au sol. J'ai dû lui tirer dessus quand il s'est jeté sur moi avec le couteau de boucher qu'il avait caché dans sa poche. J'ai eu de la chance, il n'a atteint que mon épaule. Ce ne fut pas son cas, ma balle lui est arrivée en plein cœur.

Eugénie fut tellement rassurée de voir que l'inspecteur s'en était sorti et l'avait sauvé, qu'elle lui tendit sa main valide. Il la prit et tous deux soupirèrent de soulagement.

– Pourquoi êtes-vous venu ce soir-là? bredouilla-t-elle.

Il lui serra la main avec douceur et la lâcha délicatement pour prendre son petit calepin dans la poche de sa chemise et lut ses annotations.

– Figurez-vous que je surveillais de près monsieur Prat, après l'avoir arrêté vendredi passé. Pendant ses 24 heures en cellule, je l'ai questionné un peu et son histoire de promesse envers monsieur Derioz me sembla très douteuse. J'ai donc enquêté sur le personnage, comme tout bon policier qui se respecte, dit-il en bombant le torse ce qui fit rire Eugénie. À la préfecture de Paris, un ami me devait un service, alors j'ai pu avoir accès aux registres de l'armée.

Eugénie se poussa sur son bras pour s'asseoir. Il l'aida, elle le remercia, et Roussel continua son récit avec un ton plus sérieux.

– Dans son dossier de soldat, il était mentionné: «renvoyé pour lourds problèmes psychiques» et «accusé d'être persécuteur récidiviste». Les services de police de la capitale cherchaient déjà à lui mettre la main dessus avant son

enrôlement dans l'armée, son casier civil comportait une liste impressionnante de faits. Je pense qu'il a profité de la mobilisation du 2 septembre 39 pour se cacher.

– Mais comment se fait-il qu'il soit...

Eugénie se tint la mâchoire, pour soulager un peu sa douleur, et reprit:

– ...qu'il soit venu à Vauxaillon ici?

– Après son licenciement de l'armée, sa trace fut perdue. Je n'ai rien trouvé quant à des proches éventuels. Néanmoins...

Il marqua une courte pause.

– Madame Derioz, je dois vous annoncer quelques faits importants concernant monsieur Prat, et je voudrais que vous soyez aptes à les entendre. Si vous avez besoin de repos, je peux revenir une autre fois.

– Non non! Dites-moi s'il vous plaît inspecteur. Il s'est passé trop de choses ces dernières semaines et je dois connaître la vérité.

– Très bien, répondit-il en se redressant sur sa chaise.

Elle le sentit très gêné, ce qui aurait pu la surprendre en temps normal, mais ces jours avaient amené tellement de mystères qu'elle l'observa sans rien dire.

– Il est arrivé à Vauxaillon il y a un mois et a loué une chambre au premier étage de l'immeuble en face de votre établissement. Nous y avons trouvé un carnet de notes avec vos horaires de travail, vos habitudes, des descriptifs de l'intérieur de la boulangerie et des dessins artistiques de votre maison.

Eugénie écoutait, abasourdie.

– Le couteau avec lequel il m'a agressé correspond parfaitement aux entailles faites dans les roues de la camionnette de Pelletier & Fils. Et des témoins ont confirmé avoir vu un homme qui lui ressemblait tourner autour du garage la veille.

– Je... je n'en reviens pas. Qu'est-ce que tout cela veut dire?

– Excusez-moi, mais ce n'est pas fini. Je vais aller jusqu'au bout, pour que vous compreniez bien toute l'histoire.

L'inspecteur Roussel fronçait les sourcils. Il se leva et s'avança vers l'autre lit, sur lequel il posa une main sur le drap.

– Il s'en est pris à madame Laporte. Croyant la laisser pour morte après l'avoir étranglée, c'est une voisine de palier qui l'a découverte, évanouie.

Il respira profondément.

– Cette Jeanette pourrait même survivre à un dragon, dit-il avec un sourire en tapotant le matelas avec les doigts. Elle l'a identifié et a déposé plainte.

– C'est madame Laporte là? s'exclama Eugénie en montrant le lit de l'index. Oh mon dieu...

– Oui. Mais ne vous inquiétez pas, elle va bien, elle dort. Les sédatifs

mélangés à sa réserve secrète de grog (il hocha la tête en direction du petit placard à côté du sommier) lui font faire de bonnes siestes réparatrices.

Il revint vers sa chaise. À sa démarche lourde, Eugénie comprit qu'elle devait s'attendre, encore, au pire.

– Vous allez me parler de la boulangerie, c'est cela?

– Oui, j'en ai bien peur, répondit-il en prenant place. La police technique a découvert que le verrou de la porte arrière a été forcé et que l'on a intentionnellement mis le feu. Norbert Bertelin a été violemment frappé à la tête et il s'en est fallu de peu pour qu'il y laisse la vie.

– Norbert! cria-t-elle. Comment va-t-il?

– Pour l'instant il est encore dans le coma, mais le docteur reste optimiste.

Eugénie n'eut même pas la force de pleurer. Elle constata simplement le malheur qui avait sévi autour d'elle.

– Monsieur Roussel, dit-elle sur un ton défensif, tout n'est pas forcément du fait d'Alcide.

Elle avait besoin de sentir que du bon existait encore quelque part.

– J'entends bien. Je ne dispose d'aucune preuve qui peut relier Prat à ces faits, mais j'en mettrais mon autre bras à couper qu'il est derrière cela! Vous ne trouvez pas cela surprenant que tout ce qui est arrivé ces jours coïncident avec sa venue?

Elle prit le temps de se souvenir des semaines précédentes. Effectivement, cela faisait beaucoup de similitudes. Même si elle n'était pas de ceux qui jugent à l'aveugle, elle avait toujours estimé Alcide Prat très atypique, et ce dès leur rencontre.

– Et c'est sans compter que l'évènement de la boulangerie est à nouveau lié à vous, madame Derioz.

– Comment cela «à nouveau»? Que voulez-vous dire?

L'infirmière entra avec un verre d'eau et deux pilules dans un bol.

– Vos médicaments, madame Derioz.

Remarquant immédiatement qu'elle venait d'interrompre un moment crucial dans la discussion, elle s'avança à pas de chats, le dos courbé comme pour devenir invisible. Elle déposa son matériel vers la petite table à côté du lit, puis fila en prenant soin de refermer la porte derrière elle.

Eugénie Derioz et Gérard Roussel ne l'avaient pas quittée de vue, comme pour chasser un fantôme par l'unique force de leur volonté et par leurs regards perçants.

Eugénie allait dire quelque chose, mais l'inspecteur la devança.

– Eugénie... Madame Derioz, reprit-il avec plus de tact, c'est difficile pour moi de vous parler de cela, mais je vais prendre mon courage à deux mains.

Durant le début du conflit, Alcide Prat a été jugé coupable d'agression, puis soupçonné d'avoir commis, ce que l'armée cache et nomme: des «meurtres de guerre».

Ayant noté cette dénomination atypique, elle signifia son questionnement à Roussel qui reformula.

– Il s'agit... (il déglutit). C'est en fait quand un soldat, devenu psychologiquement instable, s'autorise à tuer un ennemi alors prisonnier ou s'étant rendu. Et de plus... ce terme est aussi employé pour qualifier l'acte d'abattre ses compagnons de guerre, en plein milieu de la bataille, de manière... volontaire.

Eugénie écoutait, mais n'avait pas réalisé ce dont parlait Roussel.

– Madame Derioz, ce que j'essaie de vous faire comprendre, c'est qu'Alcide Prat a assassiné votre mari, Michel.

La fougue et l'énergie que ressentit Eugénie à ce moment ne lui avaient jamais paru aussi agréables, aussi libératrices. Elle ne réfléchit même pas à cette nouvelle qui aurait pu... qui aurait dû la terrasser. Cela avait juste été ce qu'elle avait toujours souhaité: une réponse.

– Je vous donne la boulangerie. J'abandonne.

L'inspecteur Gérard Roussel l'observa avec empathie. Il se leva et elle le suivit de regard pendant qu'il se dirigea vers la porte. Il l'ouvrit, fit un geste de la main en direction du couloir, et se tourna vers Eugénie avec un sourire simple et bienveillant.

– Vous êtes sûr? dit-il. Il y a plein de clients qui attendent avec des cartes et des fleurs.